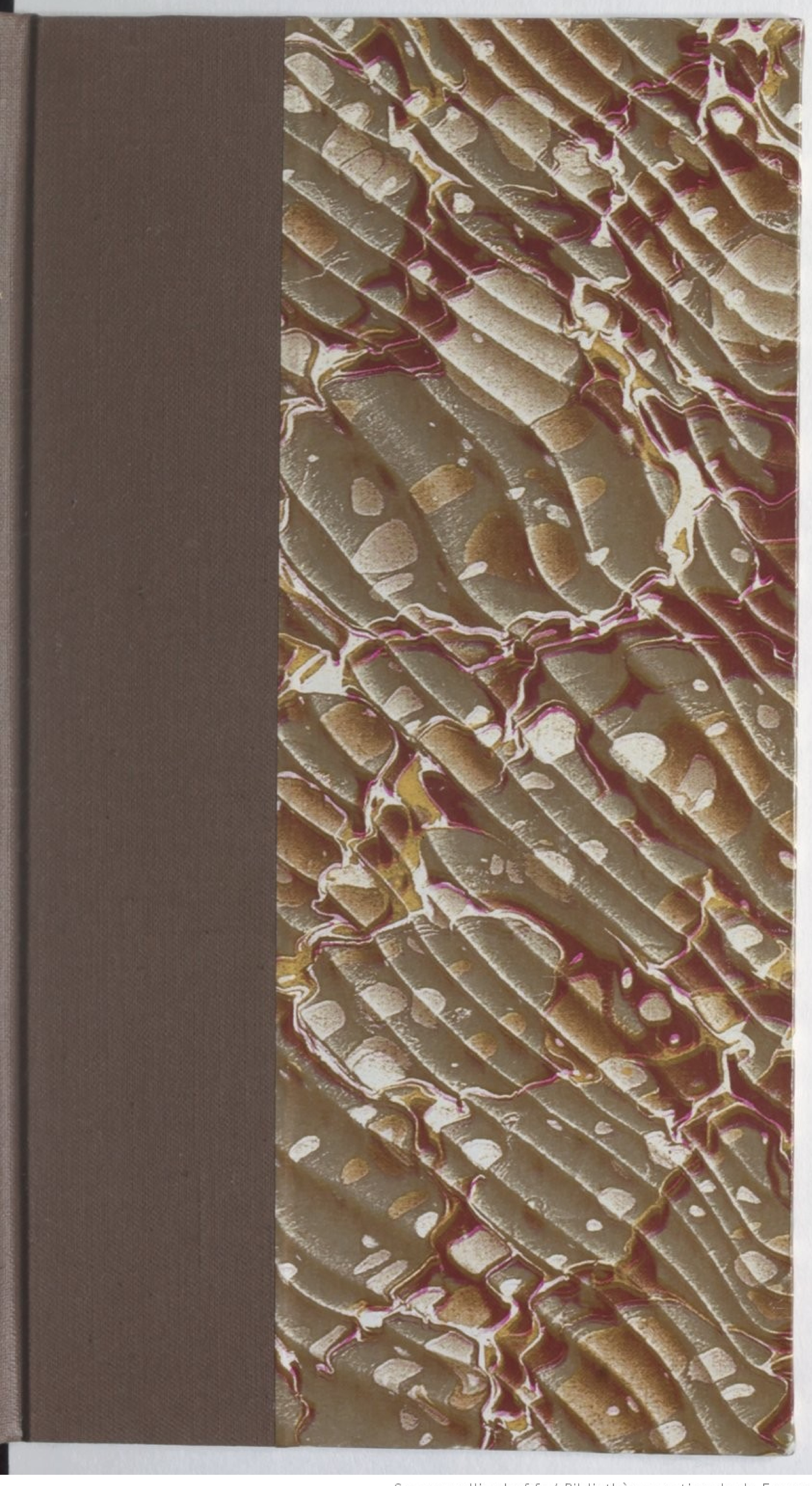
Le Page et la romance, par Mme la comtesse d'Hautpoul,...





ROBERT 1988

LE PAGE

ET

LA ROMANCE,

Par Mme la Csse d'Hautpoul,

Auteur des Contes et Nouvelles de la Grand'mère, etc.;

ORNÉ DE JOLIES FIGURES,

ET MUSIQUE PAR M. LE COMTE DE BEAUFORT.

TOME TROISIÈME.

PARIS,

VERNAREL ET TENON, LIBRAIRES,

RUE HAUTEFEUILLE, No 30.

1824.

LE PAGE


ET LA ROMANCE.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR,

QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

Childéric, roi de France, 2e édit. 2 vol. in-8.
Séverine, 2e édit. 6 vol. in-18.
Arendal, ou le jeune peintre, 2e édit. 2 vol. in-12.
Cours de littérature ancienne, moderne et étrangère, 2e édit. 2 vol. in-12.
Clémentine, ou l'Evelina française. 4 vol. in-12.
Les habitans de l'Ukraine. 3 vol.
Recueil de Poesies dédiées au Roi.
Contes et nouvelles de la Grand'Mère, au Séjour au château pendant la neige. 2 vol. in-12.
Charades mises en action. 2 vol. in-12.

PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, no 1.





Dieu! quels accens... comme ils pénètrent mon cœur.

LE PAGE

ET

LA ROMANCE,

Par Mme la Csse d'Hautpoul,

Auteur des Contes et Nouvelles de la Grand'mère, etc.;

ORNÉ DE JOLIES FIGURES,

ET MUSIQUE PAR M. LE COMTE DE BEAUFORT.

TOME TROISIÈME.

PARIS,
VERNAREL ET TENON, LIBRAIRES,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 30.
1824.

LE PAGE ET LA ROMANCE.

CHAPITRE PREMIER.

Depuis que Blanche avait quitté la place qu'elle occupait chez la Reine, pour se consacrer entièrement aux soins qu'elle était heureuse de prodiguer à son époux souffrant, elle allait rarement à la cour, et ne se montrait plus à aucune fête; mais bientôt elle doit y paraître de nouveau pour y conduire sa fille. La duchesse, simple, modeste pour elle-même, et si peu

vaine de ses charmes, s'énorgueillit de la beauté de Ludovie, et jouit d'avance de l'admiration qu'elle doit exciter. Mais le Roi est à l'armée, toute la jeune noblesse l'a suivi; Paris, si brillant pendant l'hiver, est triste et dépeuplé. Tous les esprits, tous les cœurs sont occupés du Roi : la Reine est sans cesse en prières et en larmes; les mères, les épouses, les sœurs des guerriers gémissent à chaque nouvelle d'un combat; les courriers, qui se succèdent rapidement, n'arrivent jamais assez tôt selon l'inquiétude générale; on lit les gazettes avec empressement; et Ludovie, qui, jusque là, n'écoutait pas lorsque l'on parlait de la guerre, aurait voulu qu'on en parlât toujours. Au récit de chaque action mémorable, elle désire et tremble d'en-

tendre citer le nom de Coucy. Elle se flattait que son père, qui devait s'y intéresser, en saurait des nouvelles, et en donnerait, soit à la duchesse, soit à son cousin; mais le duc, ne voulant point rappeler un souvenir dont il croit sa fille trop occupée, ne parlait point des notes qu'il recevait du maréchal de Créqui, taisait avec soin les éloges qu'il donnait à la conduite des deux amis, et Ludovie conservait son tendre amour et son inquiétude. Cent fois son cœur oppressé a voulu épancher sa peine dans le cœur de sa tendre mère; jamais le nom de Roger n'a pu sortir de ses lèvres.

Henri n'avait pas été assez bien rétabli pour faire cette campagne. On espérait qu'elle serait la dernière, et qu'une paix glorieuse deviendrait le

prix de la victoire. Ludovie l'entendait souvent répéter, et cet espoir soulageait son âme. Mais tandis qu'elle ne s'occupait que de Roger dans le silence des nuits, dans les distractions du jour, Henri, qui la voyait sans cesse, n'avait pu résister à l'empire de sa beauté. Il l'adorait, et n'osait laisser deviner un amour qu'il croyait contraire à ses devoirs envers son bienfaiteur. Sans fortune, il s'était répété cent fois qu'il ne pouvait aspirer à l'*héritière* du comté de Montargis et du duché de Limours. Il dissimulait, quoique avec effort, une passion qu'il condamnait, mais qui triomphait de sa résistance. Les bontés, la tendresse de son oncle, la touchante affabilité de la duchesse ne lui laissaient rien entrevoir; Ludovie, froide et réservée, le flattait encore moins.

Mais Limours lisait dans son cœur, et lui savait également gré de son amour et de son silence.

Le Roi, triomphant, s'abstint d'attaquer le prince d'Orange à la vue de Valenciennes. Son armée était inférieure à celle de ses ennemis; mais Louis XIV et ses soldats brûlaient de combattre : Louvois voulait prolonger la guerre; le maréchal d'Humières, son ami intime, le maréchal de Schomberg, et même le maréchal de Lafeuillade, furent d'un avis contraire. Le comte de Durfort, maréchal de Lorges, inflexible pour la vérité, sensible à la gloire du Roi, comme neveu de Turenne, dont la France et l'armée admiraient la gloire et pleuraient la mort, opina de toutes ses forces pour la bataille. Le Roi n'avait près de lui

que douze escadrons; le reste de l'armée était à deux lieues de lui : il dit : *Si j'avais ici mon armée, mon parti serait bientôt pris.* La bataille n'eut pas lieu, mais le Roi prit Bouchain sous les yeux du prince d'Orange. Enfin, la campagne se termina sans que Louis eût eu la gloire, malgré ses succès, de donner une bataille.

L'hiver ramena le Roi; avec lui les fêtes, les bals, les spectacles. C'était le moment qu'attendait Blanche pour montrer Ludovie, mais Limours s'affaiblissait visiblement.

Parmi ceux qui revenaient de l'armée, on nommait le maréchal de Créqui. A ce nom, le cœur de Ludovie avait palpité; elle ne doute pas qu'il ne vienne voir son père, il est impossible qu'ils ne parlent point de Coucy.

Chaque jour Ludovie l'attend avec un trouble extrême; enfin un soir on l'annonce, et elle se sent prête à s'évanouir. Limours, très-souffrant, est placé sur un canapé, loin de sa femme et de sa fille qui s'occupent d'un léger ouvrage. Le maréchal, après avoir présenté ses hommages aux dames, admiré Ludovie, qu'il n'a pas encore vue, va s'asseoir près de son ami, qui lui parle à voix basse; mais Ludovie est si attentive qu'elle a entendu prononcer le nom de Coucy : le maréchal répond plus haut : « Ils sont braves et ont rempli leur devoir. A peine incorporés dans l'armée, leurs actions ne peuvent encore avoir d'éclat; mais ils feront leur chemin; nous avons encore devant nous plusieurs années de guerre. De Lude est aimable et gai, Coucy, triste

et rêveur; mais au fort de la mêlée il ne ménage point ses jours, il est d'une valeur presque imprudente. »

Limours, qui avait suivi sur le visage de sa fille les impressions que lui causaient ces paroles, et à qui le vif et tendre intérêt qu'elle y prenait n'échappait point, ramena l'entretien sur des sujets de haute politique; Roger fut oublié, excepté par celle qui se répétait en tremblant : « Il ne ménage point ses jours..... il est d'une valeur imprudente... triste... rêveur... » Elle aurait voulu quitter le salon pour donner un libre cours à ses pensées et à ses larmes; mais on parlerait peut-être encore de Roger, Ludovie resta quoiqu'elle souffrît. Le maréchal prit bientôt congé de son ami et de la duchesse, puis se retournant vers Nougaret, qu'il pressa

sur son cœur: « Voilà, dit-il à Limours, le brave des braves ; Henri IV aurait dit de lui : *Je puis le présenter à mes amis et à mes ennemis.* »

Ludovie s'offensa de ces paroles, qu'elle trouva dites aux dépens de Roger, et lança sur son cousin un coup d'œil sévère. Occupé de reconduire le maréchal, il ne s'en aperçut pas, et vint se placer près de son oncle, dont les douleurs de poitrine étaient violentes.

Blanche et Ludovie, accoutumées à voir souffrir le duc, ne s'alarmaient pas de ses maux. Il résistait au besoin de s'en plaindre. Regardant sa fin comme très-prochaine, il s'occupait en silence de l'accomplissement de ses desseins. Ne doutant plus du penchant secret de sa fille pour Roger; craignant que, s'il venait à mourir avant le ma-

riage de Ludovie et d'Henri, Blanche, par amour ou par faiblesse, ne rompît le plan qu'il avait formé, il résolut d'en hâter l'exécution. Il avait déjà obtenu le consentement du Roi à ce qu'il fît porter le titre de duc de Limours à son neveu en l'unissant à sa fille, et tout préparé pour cette union, quand son mal de poitrine devint si violent qu'il douta de vivre assez pour accomplir le seul projet qui l'attachât encore à la terre. Rassemblant le peu de forces qui lui restait, il obtint la permission de faire célébrer le mariage dans sa chambre, et tout était préparé pour qu'il se fît le lendemain, sans que Ludovie ni Henri en fussent prévenus.

Dans la nuit, ayant voulu rester seul avec la duchesse, il lui dit, en pressant doucement sa main : « Je vous ai

rendue bien malheureuse, me pardonnez-vous? » Blanche répondit avec sincérité qu'elle l'aimait toujours, et qu'on pardonne tout à ce qu'on aime. Limours la regarda tendrement. « Hélas! lui dit-il, je sens qu'il faut vous quitter... et j'ose encore vouloir étendre mes droits sur vous au-delà de la vie... — Ah! s'écria Blanche fondant en larmes, vos droits sur moi ne finiront qu'avec mon existence: Parlez, cher Limours;... mais surtout vivez! — Ne l'espérez pas; je le sens, il faut nous séparer, et je vais abuser encore de votre amour, à la fois si tendre et si courageux. Promettez-moi de ne vous point remarier, et d'habiter après ma mort le château de Montargis. — Me remarier! ah! jamais, jamais, je le jure; je me retirerai à Montargis, si vous l'exigez; mais ma

fille a besoin de ma présence, de mes conseils; songez qu'elle n'a que seize ans. — Vous aviez son âge lorsque j'obtins votre main; sans guide, sans expérience, votre conduite fut exemplaire. — Je vous adorais, et c'est une sauve-garde qu'un pur amour... Ludovie voit son cousin avec indifférence, et peut-être... — Songez, interrompit Limours avec une sorte de vivacité, que j'ai été constamment injuste et cruel envers vous, et qu'Henri rendra ma fille parfaitement heureuse. » Limours se tut pendant quelques momens; Roger s'était offert à sa pensée: il frémit d'orgueil et de courroux..... Après avoir réfléchi il reprit la parole, et dit à Blanche : « Vous pouvez me refuser... mais non me tromper... Vous êtes la vérité même... Vous allez ne plus

dépendre que de vous. — Je ferai ce que vous exigez... Si le sort cruel vous ravit à ma tendresse, j'irai vous pleurer dans le même séjour où nous fûmes unis. Calmez-vous, reposez-vous; je vais rester à vos côtés toute la nuit.

— Je dois encore, ajouta Limours d'une voix affaiblie, vous dire que c'est ici, et demain, que j'unis Blanche à Henri... » La fatigue l'empêcha de s'expliquer davantage; il ferma les yeux. Sa respiration était pénible et ses traits d'une effrayante pâleur. Blanche le contemplait avec désespoir. Elle oubliait Ludovic, Henri, leur mariage; tout avait disparu pour elle, hors Limours.

Henri, presque aussi désolé que Blanche, voulut vers le matin veiller à son tour, et entra sans bruit dans la

chambre de son oncle. Effrayé de l'espèce d'insensibilité du duc, qui semblait être prêt à rendre le dernier soupir, il invita la duchesse à voix basse de lui céder sa place et d'aller prendre du repos.... Le mourant l'entendit malgré son accablement et dit : « Non... nous ne devons pas encore nous quitter... » S'étant fait donner un cordial il reprit une apparence de force; au bout de quelques momens il fit demander sa fille; elle arriva, et se mit à genoux près du lit. Henri se plaça à ses côtés. « Écoutez-moi, mes enfans, c'est la dernière fois que vous entendrez la voix de votre père, et ma bénédiction que je vous donne sera la dernière que vous recevrez de moi... Je vais mourir!... je vais cesser de vous voir! Depuis long-temps je vous destinais l'un

à l'autre; mais j'espérais que cette union serait formée dans des momens plus heureux....... l'impitoyable mort en décide autrement, et cette chambre va devenir la chapelle nuptiale; mes yeux du moins ne seront pas privés d'un spectacle si cher; en quittant la vie mon âme emportera l'assurance d'avoir fait le bonheur de mes enfans. » Remettant alors un parchemin à son neveu : « Henri, tu es duc de Limours, le Roi t'autorise par cet acte à en porter le nom et le titre...... Je ne pouvais donner à mes ancêtres et à moi-même un plus digne successeur. Ludovie, j'assure la constante félicité de tes jours en t'unissant à ce jeune homme vertueux..... Mais je sens que je m'affaiblis;... il est temps de commencer l'auguste cérémonie, si vous

voulez adoucir pour moi les tristes momens d'une éternelle séparation. »
Le chapelain de la duchesse, un notaire, le maréchal de Bellefond, le maréchal de Créqui furent introduits dans l'instant même.

Ludovie, éperdue, ne démêlait rien de ce qui se passait autour d'elle ni dans son âme. Sa mère en pleurs, son père expirant, elle-même désolée..... Henri accablé de douleur.... Ne sachant ce qu'elle pense, ce qu'elle fait, elle obéit machinalement à tous ceux qui l'entourent, et se trouve liée pour toujours comme à l'insu d'elle-même. Limours fait signe à ses enfans d'approcher; Henri soutient la tremblante Ludovie; tous deux tombent à genoux... Limours les bénit, il les contemple un moment, sourit encore, puis

il ordonne qu'on le laisse seul avec le prêtre. Blanche n'a pas la force de faire le moindre mouvement : presque évanouie, la tête appuyée sur le lit, ses superbes cheveux épars, ses mains jointes, ses yeux baignés de larmes, offrent le plus déchirant tableau. Cependant il faut obéir à l'ordre de Limours : elle ne l'a pas entendu... Le maréchal de Bellefond, l'homme le plus religieux de la cour, sent qu'il est nécessaire de laisser le duc seul avec le chapelain, et prenant la duchesse dans ses bras, l'enlève sans qu'elle fasse de résistance, tandis qu'Henri entraîne doucement Ludovie. Ils sont tous dans l'appartement de la duchesse, que l'on place sur un canapé. Sa fille est près d'elle, et la presse sur son cœur. Henri n'est pas moins tendre; il ne

partage pas moins sa souffrance que son malheur.

« Limours!.... cher Limours! dit la duchesse en revenant à elle, qui a osé me séparer de toi? Je veux!..... » Elle essayait de se lever et retombait mourante dans les bras de ses enfans, qui lui prodiguaient leurs soins et leurs caresses....... Succombant à son agitation elle perdit connaissance. On la transporta dans son lit; sa fille, mademoiselle de Beaumont et les médecins du duc restèrent près d'elle. Henri retourna vers son oncle, qui le reconnut, lui tendit la main, et peu de momens après rendit le dernier soupir.

Loin de songer au sort brillant qui tout-à-coup s'était offert à sa jeunesse, Henri regrettait son bienfaiteur, et donnait à sa mort des larmes sincères.

Son mariage, formé sous d'aussi tristes auspices, alarmait son cœur. Il craignait de n'être pas celui qui aurait su plaire à Ludovie. Elle avait obéi à une circonstance impérieuse et qui ne permettait pas d'hésiter. Mais si elle ne l'aimait pas il serait bien malheureux. « Du moins, se dit-il, je me sacrifierai tout entier à son bonheur... » Il le promettait à Limours... « Ludovie, jurait-il à celui qui n'existait plus que dans le souvenir de ceux dont il avait été aimé, restera maîtresse d'elle-même et de cette fortune sur laquelle je n'ai aucun droit réel : je passerai mes jours, ô mon oncle, à reconnaître vos bienfaits dans votre fille adorée! » Henri ne pouvait se résoudre à quitter les restes sacrés de celui qui l'avait adopté pour son fils; son cœur l'appe-

lait aussi près de la duchesse et de Ludovie;... mais un respect filial le retenait dans ces lieux funèbres, où il arrosait de ses larmes le visage glacé du duc.

CHAPITRE II.

On aurait voulu cacher pendant quelque temps encore à la duchesse la perte qu'elle venait de faire; mais, revenue de son évanouissement, sa première pensée fut pour le duc, son unique désir, de le revoir. Il fallut lui avouer la funeste vérité; son désespoir pensa lui coûter la vie. Sa fille ne la quittait point : Henri partageait les soins et la douleur de celle à laquelle il venait de s'unir, et qu'il aimait avec passion. Blanche était pieuse et tendre; la religion, l'amour de ses enfans

moussèrent insensiblement la pointe aiguë de sa douleur. Son désespoir se changea en une tendre mélancolie; ses pleurs coulaient encore, mais elles étaient sans amertume. Cependant il lui restait un sacrifice à faire : il était bien grand, bien cruel : il fallait renoncer à trouver des consolations dans la tendresse de Ludovie, dans les sentimens du sensible Henri; il fallait s'en séparer : elle l'avait promis à Limours expirant, et regardait comme un devoir sacré l'accomplissement de sa promesse. Il lui était si pénible d'obéir, qu'elle n'avait pu encore se déterminer à faire confidence à ses enfans de la dure loi qui lui avait été imposée; elle se reprochait sa faiblesse, et se sentait pénétrée d'attendrissement à chacune des caresses

qu'elle recevait de sa fille, sentant qu'elle devait s'en éloigner. Il lui était facile de voir que Ludovie conservait sa première indifférence pour Henri : Blanche connaissait l'amour et la délicatesse du jeune duc, et le plaignait. Il lui était affreux d'abandonner à eux-mêmes ceux dont elle souhaitait ardemment le bonheur, et auxquels ses conseils eussent été nécessaires. Elle osait se demander quelquefois si ses devoirs comme mère ne devaient pas l'emporter pour un temps sur ses devoirs comme épouse. Son tendre cœur était combattu; les jours succédaient aux jours, elle ne prenait aucune résolution; enfin, elle pensa que ses enfans consentiraient à la suivre, et se détermina à avouer à Ludovie l'engagement qu'elle avait pris, la douleur

qu'elle éprouvait à l'idée de vivre sans elle, et espéra que sa fille lui proposerait de l'accompagner avec Henri. Si la belle duchesse eût aimé son époux, elle n'eût pas hésité à suivre sa mère; Montargis était un séjour charmant: tous les lieux sont beaux avec ce qu'on aime, et Ludovie eût préféré un désert et Roger. Connaissant la tendresse de sa mère pour Henri; ayant déjà remarqué le mécontentement qu'exprimaient les traits de Blanche lorsqu'elle recevait avec froideur ou dédain les tendres attentions de celui auquel elle s'est liée sans presque s'en être aperçue, redoutant de se trouver dans un château que le deuil de sa mère rendrait désert, et pour ainsi dire seule avec Henri, et jugée sévèrement par une mère qui a tant aimé son époux, elle craignit ce séjour

et ne témoigna nul désir d'accompagner la duchesse douairière, quoique Henri eût exprimé qu'il était prêt à la suivre. Blanche entendit avec douleur le silence froid de sa fille; elle ne voulut pas faire connaître le chagrin qu'elle en éprouvait, et fixa douloureusement le jour de son départ. Malgré sa tristesse et l'abattement qu'imprimaient sur une âme si tendre les tourmens qu'elle avait éprouvés en sortant presque de l'heureuse enfance, Blanche représenta à Ludovie avec force tout ce qu'elle devait à Henri; lui traça les obligations d'une épouse; celles d'une âme chrétienne; et la conjura de rendre heureux celui qui méritait de l'être. Ces paroles ne parvinrent pas à un cœur prévenu; et Ludovie laissa partir sa mère sans

avoir désiré la suivre, et cependant avec un regret sincère.

Jusqu'à ce moment la jeune duchesse, occupée de la perte qu'elle venait de faire et d'adoucir la douleur dans laquelle sa mère était plongée, avait à peine réfléchi sur son sort : l'image de Roger était moins présente à sa pensée, que captivait l'amour filial. Mais trois mois s'étaient écoulés depuis la mort du duc, et Blanche venait de partir. Ludovie ne trouvait plus près d'elle que cet époux qu'elle est loin d'aimer. Le duc ne se dissimule point une indifférence que Ludovie ne cherche pas à lui cacher. Il est malheureux, n'ose se plaindre, modère ses empressemens dans la crainte de se faire haïr. « Peut-être, se disait-il, le tendre amour qu'elle m'inspire, ma délica-

tesse, le désir de faire son bonheur, parviendront-ils à la toucher. Si son cœur me repousse, je souffrirai seul... elle n'entendra jamais un reproche de celui qui a reçu sa main sans avoir osé chercher à lui plaire, sans avoir pu connaître les sentimens qu'il lui inspirait! Si mon oncle m'eût annoncé ses généreux desseins, j'aurais pu lire dans l'âme de Ludovie, et refuser ce titre, ces richesses qu'elle croit peut-être que j'ai désirés; elle en jouira seule; je ne me regarderai jamais comme le maître de sa personne ni de sa fortune que si son cœur confirme le serment que sa bouche a prononcé pour obéir à la dernière volonté de son père. »

Déterminé à suivre cette conduite généreuse, le duc ne s'opposa point à

ce que Ludovie reprît l'appartement qu'elle avait occupé avant le renvoi de madame de Saint-Sauveur. Il ignorait combien de souvenirs dangereux allaient renaître pour elle dans ce séjour.

« Voilà, se disait Ludovie, cette terrasse d'où je l'entendais; ce bocage d'où partait cette voix si tendre, et c'est là le parterre dont il cueillit les fleurs.... Quel est son sort? Est-il heureux?... Depuis son départ je n'ai rien pu apprendre de sa destinée. Qui me dira s'il est.... » Ludovie sentit le mot *blessé* expirer sur ses lèvres... Un froid mortel parcourut ses sens. « Hélas! reprit-elle, unie à un autre, je ne dois pas m'en informer; y penser me rend déjà trop coupable...... mais comment l'oublier? Si je savais seulement de ses

nouvelles... si j'apprenais que malgré son courage, presque imprudent, ainsi que le dit le maréchal de Créqui, il soit échappé à la mort; si j'étais certaine qu'il existe... Pauvre Roger! Ludovie n'existe plus pour toi... te l'a-t-on appris? Hélas! on a disposé si cruellement d'elle. Plains-la, pauvre Roger! tu es moins malheureux que moi, tu t'appartiens encore! »

Ludovie, assise sur sa terrasse, donna la nuit entière à la même inquiétude, au même désir. Il lui semblait qu'une fois rassurée sur le sort de Roger, son cœur en serait moins occupé. Mais de qui pourrait-elle tenir les renseignemens qu'elle souhaite? Madame de Saint-Sauveur est la seule qui ait découvert son amour pour le page; elle est la seule à qui elle peut oser en par-

ler; elle ne l'a plus revue, et ignore où elle est maintenant : Blanche n'aurait pas permis qu'elle rentrât dans l'hôtel; mais elle est partie; mademoiselle de Beaumont l'a accompagnée. Henri ne connaît point la gouvernante; d'ailleurs il n'ose s'opposer à aucune de ses volontés : le secrétaire du duc doit être resté dans l'hôtel, il pourrait savoir ce qu'elle est devenue... Ludovie se propose de lui faire dire de venir la voir, et va lui écrire. Elle prend la plume, mais elle hésite. Doit-elle se permettre cette démarche? mander cette femme, qui ne lui a donné que des conseils dangereux; cette femme qu'elle n'estime pas, et pour l'entretenir de Roger?... Mariée au duc de Limours, elle a déjà condamné des souvenirs qui renaissent malgré elle.... si

elle n'est pas maîtresse de ses sentimens, elle l'est de ses actions. Ludovie renonce à un dessein que sa vertu désapprouve, et rejette la plume en soupirant.

Ce sacrifice rendit quelque moment de repos à l'âme émue de la duchesse : une vertueuse résolution porte avec elle sa récompense. Ludovie, en revoyant Henri, se félicita de n'avoir pas de reproche à se faire, et l'accueillit avec plus d'aménité. Moins malheureux, il se montra plus aimable. Peut-être serait-il parvenu à bannir le page d'un cœur trop jeune encore pour aimer avec persévérance, surtout quand des liens sacrés et le temps s'unissaient contre un amour qui cessait d'être innocent et heureux; mais madame de Saint-Sauveur ayant appris que la mère

de Ludovie était à Montargis, sachant aussi qu'Adrienne, dont elle redoutait l'ascendant et la vertu, était avec elle, espéra que la jeune duchesse, dont elle savait le secret penchant, la reverrait avec plaisir : elle se promit de sonder un cœur qu'elle avait déjà deviné, et ne douta pas de réussir à reprendre sa place près de Ludovie, dût-elle, pour y parvenir, corrompre une âme attendrie, mais encore pure.

Madame de Saint-Sauveur, s'étant fait annoncer un matin chez la duchesse, éprouva une coupable joie en la trouvant logée dans son ancien appartement, et quand elle vit que sa présence faisait rougir son ancienne élève : après avoir d'abord parlé de la mort du duc, de la retraite de Blanche dans son château, elle amena

adroitement l'entretien sur le mariage. « Je vous en avais prévenue, madame, ajouta-t-elle, et vous voyez que je ne vous trompais pas. — Vous avez eu tort, répondit fièrement Ludovie, de m'apprendre ce que mon père désirait que j'ignorasse encore, et ce qu'il avait seul le droit de m'apprendre. »

Cette réponse déconcerta un moment l'ancienne gouvernante; mais elle reprit en feignant de verser des larmes : « Hélas! madame, on me séparait de vous, de vous pour qui je donnerais ma vie; je vous voyais sacrifiée, j'avais lu dans votre cœur... Je plaignais aussi ce jeune homme sensible qui combattait loin de vous. Je pensais que prévenue d'un mariage contraire à vos vœux et à votre bonheur, vous sauriez y opposer une ferme résistance. Ces senti-

mens, ces pensées troublèrent ma raison, je vous découvris ce secret; si j'eus tort, pardonnez-moi en faveur de mon profond dévoûment. Si vous fussiez restée libre jusqu'au retour de M. de Coucy, la duchesse votre mère n'eût point exigé.... » Malgré une vive palpitation, Ludovie interrompit madame de Saint-Sauveur : « Vous oubliez, lui dit-elle, que vous parlez à l'épouse du duc de Limours, qu'elle ne doit plus prononcer ni écouter le nom de M. de Coucy. » Un soupir qui s'échappa de son cœur assura qu'elle aimait encore, et l'ancienne gouvernante resta persuadée qu'au retour de Roger elle réussirait à reprendre tout son empire sur le cœur de la duchesse, en flattant un amour dont elle se défendrait en vain. Feignant alors d'admi-

rer la résolution courageuse d'oublier un amant si tendre, madame de Saint-Sauveur peignit si adroitement les combats, les souffrances auxquels la duchesse se condamnait elle-même, donna tant de charmes et de force à un mutuel amour, que l'infortunée dont elle déchirait le cœur ne put cacher son désespoir, et lui ordonna de se retirer. « Je vais vous obéir, madame, répondit tristement la gouvernante ; mon zèle vous offense, mon attachement vous blesse ; un jour vous me rendrez plus de justice. Je pars désolée, madame ; mais avant de partir, je désire vous laisser une lettre que m'a écrite M. de Lude ; vous êtes maîtresse de ne point la lire ; mais il y aurait, je pense, plus de cruauté que de vertu à refuser d'apprendre le sort des amis de vos

jeunes ans. Je reviendrai, madame, la reprendre, si vous ne me le défendez pas. » A ces mots elle se leva, posa la lettre de Raimond sur une table, et sortit sans que la duchesse ait eu la force d'accepter ou de refuser la lettre.

Après le départ de madame de Saint-Sauveur Ludovie se sentit moins oppressée; sa présence gênait des sentimens qu'elle craignait de laisser paraître et ne pouvait renfermer. Son cœur battait avec violence; mais ses pleurs du moins coulaient en liberté. Elle fixait sur la lettre des yeux baignés de larmes, et n'osait la toucher. Son agitation était extrême. « Depuis si long-temps je suis inquiète, et je désire savoir de ses nouvelles, pensait la duchesse; en voilà, et je n'ose les lire...» Elle soupirait... Vingt fois sa main s'é-

tend sur l'écrit, vingt fois elle la retire. L'amour lui ordonne ce que le devoir lui défend. Ce n'est pourtant pas une lettre de Roger; elle ne lui est point adressée. A son âge, on est encore si près de la nature et de la vérité, que la conscience est un miroir fidèle; on ne connaît point encore l'art d'excuser une mauvaise action par un faux raisonnement, et Ludovie s'avoue que tout ce qui parle de Roger doit être repoussé par elle. Après un de ces longs combats dont l'amour sort toujours triomphant, elle saisit la lettre, la presse fortement sur son cœur; pâle, tremblante, éperdue, elle s'écrie : « Non, non, je n'y puis résister, » et lut ce qui suit :

Raimond de Lude à madame de Saint-Sauveur.

Au camp près de Mons, avril 1678.

« Depuis dix-huit mois que nous faisons la guerre, madame, ni mon ami ni moi n'avons reçu de nouvelles des personnes qui nous sont chères; ayant écrit tous deux plusieurs fois à M. le duc, il ne nous a jamais répondu, et le pauvre Coucy est dans un tel désespoir, qu'au lieu de combattre de sang-froid, il se jette comme un fou à travers la mêlée, et s'il n'y avait un ange gardien pour les pages, il se serait déjà fait tuer. C'est ce qui me détermine à m'adresser à vous : de grâce répondez-moi promptement, ne fût-ce que pour conserver les jours de cet écervelé en lui rendant

la raison. Parlez-nous de la santé du duc, de celle de la duchesse, et donnez-nous de longs détails sur mademoiselle de Limours.

» Nous servons dans le régiment de Courte-Bonne, sous les ordres du maréchal de Schomberg, etc. »

Le reste de la lettre ne renfermait que des complimens ordinaires.

La duchesse pendant cette lecture avait frissonné. Coucy, loin de ménager des jours si précieux pour elle, vole au-devant du danger... Si madame de Saint-Sauveur ne répond pas, son désespoir sera le même et plus vif encore... Si elle répond, peut-elle ne pas annoncer la mort du duc de Limours, ne pas lui dire que Roger ne doit plus penser à elle?..... Quand l'inquiétude suffit

pour l'enflammer d'une valeur téméraire, lorsqu'il saura qu'elle a trompé, trahi son espoir, à quel excès ne s'abandonnera-t-il pas? Ludovie, près de s'évanouir, souffre trop pour verser des larmes... Doit-elle rappeler madame de Saint-Sauveur? lui ordonner d'écrire? le lui défendre?... On l'arrache à ses douleurs, à ses pensées, pour une toilette qui l'importune, et des devoirs que le monde impose. Ludovie ne peut de tout le jour se livrer à la triste jouissance de réfléchir sur ses malheurs. Elle ne la retrouva que trop tôt pour troubler son sommeil.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que la duchesse revît madame de Saint-Sauveur; elle ne pouvait surmonter son inquiétude, et malgré sa jeunesse, la mélancolie qui s'emparait de son

âme était empreinte sur sa figure expressive. Ces marques d'une tristesse profonde portaient le désespoir dans le cœur d'Henri ; il l'attribuait au regret de s'être unie à lui, et aurait voulu, même aux dépens de sa vie, lui rendre la liberté. Elle n'en aimait point un autre ; du moins il ne le croyait pas, n'ayant jamais vu Roger. La duchesse, dans le monde paraissait fière, indifférente; les hommages ne la touchaient pas ; elle n'avait aucune liaison intime, et même ne voyait en particulier que mesdames de Sévigné et de Maintenon, qu'elle admirait également ; aucune fête, aucun plaisir ne l'animait ; elle n'écrivait qu'à sa mère, qui de loin lui prodiguait les expressions de sa tendresse et de sages conseils.

La duchesse, en se rendant à Mon-

targis, en se séparant de sa fille, ne devait pas y trouver les amies de son enfance, ni sa seconde mère. La comtesse Élizabeth n'existait plus; Amélie et Mathilde étaient mariées et habitaient loin de cette ville. Mais supportant son deuil, son isolement avec résignation, si elle avait pu croire qu'Henri fût aimé, ses jours eussent été paisibles, sinon heureux; mais les ettres de Ludovie parlaient de lui avec trop d'indifférence pour qu'elle en dût et pût se le persuader; quoiqu'elle se louât des soins, des attentions que lui prodiguait le duc, de la liberté dont il la laissait jouir, il n'était que trop facile à une âme qui avait si tendrement senti l'amour, de voir qu'Henri était loin de l'inspirer. Blanche le plaignait, et tremblait pour sa fille, dont elle ne

pouvait surveiller la conduite, ni connaître les sentimens.

La première fois que la duchesse reçut madame de Saint-Sauveur elle se hâta de lui rendre sa lettre; et trouvant par là un prétexte pour lui demander si elle avait écrit à M. de Lude: « Non, madame, répondit-elle, j'ai craint l'effet de ce que j'aurais annoncé; la tête de M. de Coucy est si vive, son âme si ardente. » Ludovie resta pensive; « Il est, se disait-elle intérieurement, dangereux de se taire; et peut-être funeste de parler... » Après avoir réfléchi quelque temps: « Vous avez agi avec prudence, dit-elle : si Raimond était moins jeune, moins léger, on pourrait.... mais non, j'approuve votre silence.

— Cependant, si la paix allait se

conclure, reprit la gouvernante, si plein d'amour et d'espérance, il sollicitait et obtenait un congé, s'il venait à Paris, et que ce fût ici même, dans votre hôtel, qu'il apprît...... — Vous me faites frémir, s'écria la duchesse; au lieu d'un conseil prudent, vous ne m'offrez que des images effrayantes. Vous me désespérez! — Je n'étais point venue dans cette intention, madame; au contraire, je ne songeais qu'à vous féliciter sur l'effet qu'a produit partout votre éclatante beauté. Madame de Montespan en est d'une jalousie excusable. Vous réunissez à des traits plus beaux que les siens, la jeunesse qu'elle n'a plus; elle tremble de vous voir à la cour; elle prévoit quels sentimens d'admiration vous aller faire naître dans le cœur du Roi, et s'effraie de

vous avoir pour rivale. — Je ne serai jamais la rivale de la maîtresse du Roi, répondit avec fierté Ludovie; ce titre n'est pas fait pour la duchesse de Limours.

—Je n'ai jamais pensé, madame, que vous abaissiez vos nobles sentimens jusqu'à suivre l'exemple des La Vallière, Montespan, et de tant d'autres dont les faiblesses ont eu moins d'éclat; mais je ne pense pas que les hommages de Louis, surnommé le Grand, soient indignes de vous, et j'attends avec confiance le moment de le voir à vos pieds. Vos refus ajouteront à votre triomphe; vous serez la première femme qui aura su lui résister.... La prise de Gand sera suivie de celle d'Ypres; enfin la paix nous rendra le bonheur, les fêtes et le héros pour

lequel la France aime à chanter ce couplet.

AIR *de Climène.*

Nous verrons toute la terre
Assujétie à ses lois;
Pour l'amour et pour la guerre
Quand il daigne faire un choix,
Un dieu lui prête son tonnerre,
Un autre dieu son carquoi

—Ce couplet est heureux, dit la duchesse. J'ai à peine entrevu le Roi; la guerre l'a souvent tenu éloigné de sa capitale : mon âge, les souffrances de mon père, sa mort et mon deuil, ont retardé ma présentation. Je sais pourtant que Louis XIV est beau, d'un aspect imposant, qu'il est généreux, magnifique mais on le dit défiant et fier.

— Tout cela est vrai, madame, mais son aspect majestueux s'allie aux grâces qu'il tient de sa mère, et à une extrême politesse. La défiance ne lui était point naturelle : après avoir été trompé par ceux qu'il honorait d'une amitié particulière, il devint soupçonneux, parce qu'il crut moins facilement à la probité. Quant à sa fierté, comment le plus grand des rois pourrait-il s'en défendre? Vous savez, madame, le nombre des glorieuses conquêtes qui ont illustré son règne? Voyez combien d'établissemens utiles en peu d'années il a créés, et qui ajoutent à la prospérité de la France : les savans étrangers pensionnés; une compagnie créée pour les Indes orientales; les académies de peinture, de sculpture, d'architecture et des sciences;

l'Observatoire; les manufactures des Gobelins, de Saint-Godin; l'hôtel des Invalides, destiné à recevoir les officiers et les soldats que leur âge ou leurs blessures privent de servir l'état; le canal du Languedoc, qui dans peu d'années joindra les deux mers. Marly, Versailles attestent son goût pour les arts, sa bienfaisance, et l'élévation de son génie. Comme pour ajouter à tant de gloire, le ciel fait briller sous son règne une foule de grands hommes. Louis XIV remplit l'univers de l'éclat de son nom: comment se refuserait-il à lui-même cette justice que lui rend son siècle, et que lui rendront les siècles à venir? »

L'entretien sur ce beau sujet dura une grande partie de la matinée: il intéressait trop pour paraître long. Ma-

dame de Saint-Sauveur parlait avec d'autant plus de plaisir, qu'elle était attentivement écoutée. Rien n'ajoute à la liberté de l'esprit comme la certitude de plaire; madame de Saint-Sauveur, en quittant la duchesse, emporta la satisfaisante pensée qu'elle savait toujours la distraire et l'amuser, et que, loin d'avoir perdu le pouvoir de diriger son active imagination, elle en disposait à son gré. Sa joie ne l'empêcha point de méditer profondément sur le parti qu'elle devait prendre pour assurer son crédit et sa fortune; et elle hésitait à décider s'il serait plus avantageux pour elle de servir l'amour de Coucy, ou de conduire adroitement Ludovie à se donner au Roi. La cour était à Saint-Cloud; les bâtimens du château de Versailles n'étant pas en-

core terminés; le Roi se détachait de madame de Montespan; il prenait pour madame de Maintenon une tendre estime, mais son cœur ardent avait encore besoin d'amour. Madame de Saint-Sauveur ne doutait pas des sentimens que lui inspirerait l'éclatante beauté de la duchesse, qui devait être présentée sous peu de jours, et se persuada que si le page était oublié, Ludovie, fière d'attacher le plus grand des rois, céderait à l'orgueil de le captiver. Elle résolut, quoiqu'elle eût annoncé le contraire, de répondre à Raimond, afin d'ôter à M. de Coucy tout espoir, et par là de le tenir éloigné. Elle lui apprit donc la mort du duc, le mariage de Ludovie avec son cousin, devenu, par suite de cette union, duc de Limours.

Lorsque cette lettre parvint au camp, les ordres du maréchal de Schomberg avaient séparé les deux amis ; Raimond s'en félicita, et se promit de n'apprendre ces nouvelles à Roger que lorsque la paix serait faite, et qu'il ne craindrait plus que le désespoir le portât à chercher une mort glorieuse.

CHAPITRE III.

La présentation de la duchesse de Limours fit la plus grande sensation; jamais rien d'aussi beau n'avait paru à la cour. L'ancienne gouvernante avait assisté à sa toilette, et décidé de sa magnifique parure, entre-mêlant les conseils de mille flatteries délicates, qui faisaient sourire Ludovie. Elle lui peignait avec gaîté le dépit des femmes, avec enthousiasme l'admiration dont le Roi serait frappé, ainsi que les princes et les seigneurs réunis pour la voir. L'effet surpassa encore la pro-

phétie de madame de Saint-Sauveur; Ludovie charma tous les regards : le Roi ne put dissimuler la vive impression qu'il ressentit à sa vue, ni madame de Montespan son dépit. Un tendre cœur l'admirait plus vivement encore que les autres, et gémissait. « Elle est à moi, se disait Henri, à moi, et je n'ose m'emparer d'un trésor qui m'appartient! Oh! non, pour qu'elle soit à moi, il faut qu'elle se donne; mes droits ne sont rien sans être sanctionnés par son cœur. » Le duc était généralement aimé, chacun le félicitait; ces complimens étaient autant de coups de poignard, cependant il avait le courage de les recevoir avec toutes les apparences du bonheur; et tandis que Ludovie s'enivrait d'encens, que son cœur palpitait d'une joie orgueilleuse,

il se mêlait, sans qu'elle le remarquât, parmi ses admirateurs.

Ce jour, si brillant pour la duchesse, eut une fatale influence sur son caractère et sur son cœur. Jusque-là sensible et naïve encore, elle n'avait point senti la vanité éteindre en elle le sentiment. Plus elle se rend compte de ses succès, moins elle pense à ceux qui ont des droits à sa tendresse. Louis XIV n'a produit en elle qu'une admiration exaltée; il n'est dans son imagination qu'un grand souverain, qu'un conquérant fameux; cependant il est beau de le charmer; tout autre hommage semble à la duchesse indigne d'elle, et sa perfide confidente excite encore ces orgueilleux dédains. Chaque fois qu'elle reparaît à la cour elle y jouit d'un nouveau triomphe, et

en rapporte un nouveau délire. Pauvre Coucy, tu es bien loin de sa pensée! tes romances, tes regards si tendres, tes dangers ne l'occupent plus; et cet époux délicat, amoureux, charmant, est repoussé avec le plus désolant mépris.

On disait la paix faite. Madame de Saint-Sauveur n'entretient la duchesse que des fêtes qui en seront la suite, et de l'éclat dont elle doit y briller; il n'est point parlé du retour de Coucy. La paix de Nimègue avait en effet été signée le 10 août, mais le prince d'Orange, qui voulait prolonger la guerre, feignit d'ignorer la signature du traité, et attaqua le maréchal de Luxembourg le 14 à Saint-Denis près Mons. Après un combat opiniâtre il fut repoussé, mais avec

beaucoup de perte de part et d'autre. Cette nouvelle troubla la joie que causait celle de la paix, et plongea dans le deuil bien des familles qui croyaient leurs fils, leurs frères échappés enfin à une guerre qui durait depuis six ans. Madame de Saint-Sauveur s'effraya un moment des funestes conséquences que sa lettre à M. de Lude aurait pu produire, et se garda bien d'en parler à la duchesse; mais Ludovie, malgré l'espèce d'enchantement magique qui la ravissait à elle-même, sentit renaître dans son cœur l'image de Roger. Rougissant, soit d'amour, soit d'avouer qu'elle songeait encore à celui qu'elle avait aimé, elle ordonna à madame de Saint-Sauveur de répondre sur-le-champ à Raimond. « Il n'y a plus de danger pour ses

jours, lui dit-elle, annoncez-lui mon mariage; il y en aurait à le lui cacher plus long-temps! » Les yeux de la duchesse se remplirent de larmes; elle se hâta de les essuyer, et d'éloigner de sa pensée celui qu'elle croyait avoir oublié, et dont elle perdit de nouveau le souvenir en volant de fête en fête.

Le Roi avait alors près de quarante ans; ses passions étaient moins vives; il se sentait plus disposé à réfléchir; il avait souvent eu des démêlés fort vifs avec madame de Montespan, qui se montrait dans ces querelles aigre, caustique, et quelquefois même insultante. Fatigué de ces agitations, il allait chercher des conseils, la paix et l'amitié près de madame de Maintenon, qui était pour lui douce, prévenante; elle compatissait à ses faiblesses sans

les approuver, et lui parlait avec tout l'intérêt de la tendresse et l'autorité de la vertu. Le Roi la voyait souvent, et plus souvent encore depuis qu'il avait rencontré chez elle la duchesse de Limours, dont il aimait à contempler les traits sans cependant ressentir de passion pour elle. Il le dit à madame de Maintenon, et le Roi le pensait alors. Il ne se défiait point assez de l'empire que la beauté exerçait sur ses sens; peut-être même en eût-il triomphé, et n'eût-il offert à la duchesse qu'un pur hommage, si un de ces êtres corrompus, toujours prêts à flatter les faiblesses des rois, de concert avec madame de Saint-Sauveur, n'eût eu l'art de lui persuader qu'il était aimé, et si madame de Montespan n'eût témoigné une grande jalousie contre la

duchesse, qu'elle traita avec tant d'insolence, qu'offensée de ses insultes, Ludovie résolut, d'après les conseils de madame de Saint-Sauveur, de s'en venger, en lui enlevant le cœur du Roi, qu'il ne lui fut pas difficile d'enflammer. Cette noble conquête était un triomphe auquel Ludovie attachait du prix; son âme n'y prenait aucune part: plaire à ce héros, l'enchaîner et lui résister, chatouillait sa vanité sans toucher son cœur.

Louis XIV ne trouvait point en elle la tendre défense de la Vallière; il ne voyait point ces combats entre l'amour et l'innocence, dont il était sûr de triompher; mais il rencontrait une fierté difficile à vaincre, un caractère ferme et soutenu, qui l'étonnaient dans une si grande jeunesse. Il désira for-

tement la beauté qui offrait à ses vœux un obstacle qu'il n'avait jamais rencontré; recourut à l'art de séduire, qui lui avait si souvent réussi; donna des fêtes à la duchesse, réunit autour d'elle la magnificence et les plaisirs; recourut aux présens, qui furent refusés avec hauteur. Mais sa galanterie, ses fêtes, le désespoir d'une rivale qui l'avait offensée, un orgueil si complétement satisfait, la crainte d'éloigner le Roi par trop de sévérité, adoucissaient insensiblement Ludovie; elle était tout aussi loin de se rendre à ses désirs, mais elle ne le désespérait pas. On parlait d'autant plus à la cour de cette intrigue, que madame de Montespan, furieuse, se répandait en plaintes contre la duchesse. Madame de Maintenon, sûre de son innocence, la dé-

fendait ouvertement et sauvait sa réputation. Personne ne savait mieux que madame de Maintenon ce qui se passait entre Ludovie et le Roi; elle profitait de l'estime qu'elle inspirait, pour détruire les soupçons que faisaient naître les plaintes de madame de Montespan, l'amour du Roi et les apparences.

Le duc de Limours s'était promis de laisser sa femme jouir d'une liberté dont jusqu'alors elle n'avait point abusé. Il avait vu renaître avec joie sa gaîté, et s'augmenter ses charmes : malgré l'oubli de tous ses devoirs envers lui, il se faisait une sorte de bonheur de la voir heureuse. Il ne bornait point sa dépense, ne réservait rien pour lui de l'immense fortune qu'il regardait toujours comme un dépôt que son on-

cle lui avait confié pour que sa fille en jouît. Ayant perdu l'espoir de l'attendrir, par délicatesse, et par un juste respect pour sa propre dignité, il dérobait à la duchesse la connaissance des chagrins dont elle accablait le mortel le plus sensible. Cependant, si Ludovie eût jeté sur lui un seul regard, elle aurait vu qu'une profonde tristesse s'était emparée de son cœur. Mais ravie de l'empire qu'exerçait sa beauté, charmée de voir une cour idolâtre se précipiter au-devant de ses pas, recherchant les plaisirs, s'y abandonnant avec ivresse, Ludovie ne voyait qu'elle qui méritât d'occuper les autres, sans qu'elle dût s'en occuper à son tour.

Cependant Henri ne put ignorer long-temps la passion du Roi pour la duchesse; et quoiqu'il fût certain qu'elle

n'était point partagée, et que Ludovie avait dans l'âme trop de noblesse et de pureté pour oublier ses devoirs et l'honneur, tremblant pour la réputation de celle dont il se regardait comme le défenseur naturel, il sentit qu'il devait lui faire de douces mais sages représentations; l'avertir des dangers auxquels l'exposait l'inexpérience de la jeunesse; et pour lui épargner l'embarras qu'elle ne pouvait manquer d'éprouver en ôtant tout espoir au Roi, il comptait partir avec elle pour Montargis. Le duc annoncerait ce voyage; enfin il agirait avec tant de prudence, que rien n'altérerait la réputation de sa femme.

Henri ne troublait point d'ordinaire les matinées de la duchesse; il ne la voyait presque jamais qu'entourée;

mais voulant lui parler sans témoin, il se rendit pour la première fois dans son appartement, et y trouva madame de Saint-Sauveur lisant à la duchesse la *Princesse de Clèves*, roman nouveau de madame de La Fayette, qui charmait tout Paris, entre autres personnes célèbres madame de Sévigné. S'étant excusé avec grâce sur ce qu'il interrompait cette charmante lecture, il exprima le désir d'entretenir sa femme d'une affaire intéressante, et qui ne permettait point de délai. La duchesse troublée s'écria : « Grand Dieu ! ma mère est-elle malade? — Rassurez-vous, » répondit le duc, à qui ce mouvement de sensibilité rendit l'espérance. « Cependant, ajouta-t-il, voyant que la lectrice ne faisait aucun mouvement pour se retirer,

dans ce que j'ai à vous dire il sera question d'elle. — Ne me trompez point, reprit la duchesse; dans sa dernière lettre elle se plaint de sa santé... » Faisant signe alors à madame de Saint-Sauveur de sortir, dès qu'elle fut seule avec Henri elle rapprocha son fauteuil de celui où il était placé, et fixa sur lui ses beaux yeux, où se peignaient l'inquiétude et l'amour filial. Henri, la voyant si belle de tendresse, se sentit si vivement ému, qu'il pensa tomber à ses pieds et lui parler de son amour, au lieu de l'entretenir du sujet qui l'amenait : tremblant, agité, il lui fallut quelques momens pour retrouver la force de s'exprimer. Son émotion n'échappa point à la duchesse; elle crut sa mère dans le plus grand danger, et supplia le duc de s'expliquer.

« C'est en effet un voyage à Montargis que je viens vous proposer, lui dit-il; notre tendre mère est languissante et désire nous voir; mais je vous jure qu'elle n'est pas sérieusement malade; vous courez bien plus de danger qu'elle en ce moment, Ludovie. — Moi? dit-elle avec surprise. — Oui; et c'est à celui que votre généreux père adopta pour fils; celui qu'il crut digne de vous rendre heureuse et de veiller sur le bien précieux qu'il confiait à sa foi, qu'il appartient de vous en défendre : croyez, Ludovie, ah! croyez que personne ne vous aimera comme je vous aime et ne ferait plus que moi pour votre bonheur! » Malgré ses efforts les yeux d'Henri se remplirent de larmes; il eut cependant la force de calmer son attendrissement et de pein-

dre avec sentiment et sagesse la position dangereuse où la duchesse se trouvait, et la nécessité de s'éloigner de la cour; de madame de Montespan, dont la jalousie s'attachait à lui nuire, ainsi que les partisans de la favorite. « Rien, ajouta-t-il, ne paraîtra plus naturel que d'aller voir votre mère, dont vous savez la santé altérée, et qui vous désire; vous annoncerez vous-même ce projet : nous ne partirons qu'alors que vous l'aurez décidé. »

Le ton affectueux avec lequel Henri avait parlé touchait le cœur de la duchesse; l'image du déshonneur révoltait sa fierté; la calomnie l'indignait : elle était si certaine de l'innocence de sa conduite et de la tranquillité de son âme, qu'elle doutait presque de ce qu'elle venait d'entendre, et restait

en silence. Le duc attendit quelques momens sa réponse; et n'en recevant pas, lui demanda avec douceur ce qu'elle pensait de ce que sa tendresse l'avait porté à lui avouer. « Que le monde est bien méchant, dit-elle enfin; qu'il faut le fuir...... J'irai à Montargis, oui, j'irai rejoindre ma mère... Je vous remercie de vos avis et de votre indulgence. » Ces dernières paroles furent dites avec tant de froideur, que le duc en fut vivement affecté. « Indulgence!...... répète-t-il. Ah! Ludovie, que vous interprétez mal ce que je sens........ — Laissez-moi réfléchir, dit-elle, sur tout ce que je viens d'entendre; j'ai besoin de me trouver seule avec moi-même. — Adieu donc, chère Ludovie, adieu; quand vous aurez fixé le jour du départ, prévenez-en

votre meilleur ami. » A ces mots, le duc la quitta.

« Dois-je croire ce qu'il vient de m'apprendre? pensa la duchesse. Quoi! je serais confondue parmi ces femmes que l'on méprise tout en leur adressant des hommages. On peut supposer que sans pudeur je réponds à l'amour du Roi. Madame de Montespan me l'avait bien dit : l'injustice du monde fait payer bien cher les jouissances passagères....... Je souriais alors à cette triste réflexion; aujourd'hui j'en sens la force et la vérité....... J'ai promis d'aller à Montargis; je dois, je veux y aller; je le dirai au Roi, je le lui dirai devant toute sa cour; on verra sur mes traits, comme dans mes expressions, que je m'éloigne de lui sans effort et sans regret. Henri a raison; je

dois partir. Que ne puis-je l'aimer comme il m'aime! il le mérite, et mon cœur s'y refuse. Pourquoi, dit-elle en soupirant, ai-je connu Roger? C'est plus souvent pour écarter son souvenir que je m'abandonne à ces distractions, que l'on décore du nom de plaisirs, que par goût pour ces plaisirs, qui ne parlent point à mon âme. Que je pourrais être heureuse! » A ces derniers mots la duchesse fondit en larmes.

Elle était encore plongée dans ses réflexions et dans sa douleur quand on vint lui annoncer la visite de madame de Maintenon. Ludovie essuya ses pleurs et alla la recevoir. Son beau visage conservait encore l'impression de la tristesse; madame de Maintenon s'en aperçut, en fut touchée, et lui en

demanda la cause avec intérêt. Embarrassée par cette question, ne voulant pas avouer la vérité, elle répondit, en rougissant, qu'avant son arrivée elle lisait *la Princesse de Clèves*, et que ce roman l'avait fort attendrie. « Je n'en suis pas étonnée, répondit madame de Maintenon, vous avez plaint, je n'en doute pas, son époux, si digne de sa tendresse, et qu'elle abreuva de chagrins? — Elle n'était pas plus heureuse que lui, madame; un amour qu'elle combattait vainement faisait le supplice de son cœur : elle a bien prouvé l'excès de sa vertu en avouant à son mari la passion qu'elle ressentait pour le duc de Nemours. — Oui, mais alors elle a mis le comble au malheur du prince. S'il est affreux de ne pas être aimé quand on aime, et que l'on

a le droit d'être heureux, il reste au moins l'espérance d'attendrir un jour celle qui tient à ses devoirs et dont l'âme est libre encore. Mais qu'il est cruel le moment qui vous ôte cette consolante espérance, en vous faisant connaître que le cœur auquel vous aspiriez, et qui devait être à vous, s'est donné pour toujours! — Elle s'en est bien sévérement punie, madame; libre d'épouser celui qu'elle aimait avec tant de remords et de constance, elle s'est condamnée elle-même à y renoncer et à se dérober au monde. — Cela est bien romanesque, et hors de vraisemblance; aussi madame de La Fayette n'a compté faire qu'un roman; il intéresse, il est bien écrit; mais je n'approuve point ce genre de lecture, surtout à votre âge, madame; pardonnez-

moi cette réflexion. La jeunesse est portée à l'enthousiasme, à la sensibilité, dont les développemens sont dangereux. Les romans ont encore l'inconvénient de dégoûter, par l'amusement et l'intérêt, de la lecture des bons livres, et sont eux qui nourrissent l'esprit et fortifient le cœur : on ne saurait trop y recourir à tout âge, et particulièrement au vôtre. Mais, ajouta en souriant madame de Maintenon, je m'aperçois que je vous parle un langage trop sérieux; changeons d'entretien et donnez-moi des nouvelles de madame votre mère. — Elle est moins bien portante depuis quelques jours, répondit la duchesse, j'attends de ses nouvelles; j'aurais désiré qu'elle vînt consulter les médecins; mais si elle continue à souffrir et à persister dans

l'intention de rester à Montargis, nous irons la retrouver. — Vous remplirez là un devoir bien doux, et je suis sûre que vous serez heureuse de le remplir; plus heureuse mille fois que dans ces fêtes où vous excitez l'admiration et l'envie. Les plaisirs bruyans ne sont que des distractions qui éblouissent; il n'y a jamais rien pour le cœur.

— Vous avez fait un beau voyage, dit la duchesse, qui craignait que madame de Maintenon ne lui parlât du Roi? — Oui, j'ai mené le duc du Maine à Baréges, et j'ai vu une partie des Pyrénées; mais, sans cesse occupée du prince, dont la santé m'alarmait constamment, les seuls plaisirs que m'a causés ce voyage, sont d'avoir été à Colmar, dont mon frère est gouverneur et où il réside, et d'avoir vu

avec quel zèle il a reçu le duc du Maine. »

L'arrivée de plusieurs personnes de la cour délivra la duchesse de la crainte que madame de Maintenon ne l'entretînt de Louis XIV; elle ne doutait point que madame de Montespan ne lui eût inspiré ses soupçons outrageans, et que, pieuse, bonne, elle ne fût venue dans l'intention de l'avertir des calomnies que l'on répandait sur elle, et de lui donner des conseils dont elle ne croyait plus avoir besoin depuis que le duc lui avait parlé, et qu'elle s'était décidée à s'éloigner. Quoique madame de Maintenon vécût fort retirée, elle était très-connue à la cour, aimée, estimée. On savait qu'elle osait faire au Roi de sages réflexions qu'il écoutait parce qu'elles lui étaient présentées par une personne

à qui il reconnaissait des vertus, et qu'il trouvait aimable. Elle avait alors quarante-deux ans, un air de noblesse et de dignité sans contrainte, auquel se mêlaient beaucoup de grâces et d'enjoûment. Sa taille était belle, et malgré la simplicité de sa parure, cette simplicité était élégante. Sa conversation variée, légère ou solide, selon les circonstances, intéressait toujours. Ludovie l'écouta avec plaisir dès qu'elle ne la craignit plus, et retrouva assez de tranquillité pour se montrer aimable à son tour. A son âge, ce qui divertit fait oublier facilement ce qui vient d'attrister ; le soir, Ludovie alla voir l'opéra d'Atys. Le Roi y était ; la présence du souverain excitait toujours l'enthousiasme ; ses regards se fixaient avec admiration sur la duchesse. « Qu'il

est beau, se dit-elle, d'obtenir l'hommage de celui qui en obtient de l'univers! Pourquoi est-il des envieux, des jaloux, des méchans? peut-être on aurait trop de bonheur sans eux, lorsqu'on est belle et qu'on sait plaire. »

Malgré les bals, les spectacles de la cour, la duchesse n'avait point renoncé à se rendre auprès de sa mère; mais ce qui l'avait si vivement affectée dans le premier moment perdit à ses yeux par degré de son importance. Le Roi, qui désirait avec ardeur faire disparaître la disproportion de leur âge, recourait à tous les moyens de charmer, surtout à celui qui devait avoir le plus d'empire sur une âme encore jeune et pure, la réserve et l'extrême délicatesse. « Qu'ai-je à craindre de Louis, se disait-elle? il m'admire, m'adore et

se tait. Pourquoi sacrifier à ces méchans, que je méprise, que je hais, un triomphe flatteur et des plaisirs qui m'enchantent? Pourquoi fuir à Montargis? » Madame de Saint-Sauveur applaudissait à des réflexions que souvent elle faisait naître elle-même, assurant la duchesse que son départ, loin de désarmer la calomnie, lui ouvrirait un chemin nouveau pour la poursuivre plus sûrement. « On répandra le bruit, disait-elle, que M. le duc, devenu jaloux, vous a enlevée, malgré votre résistance, à la passion que vous ressentiez pour le Roi; votre rivale, en votre absence, reprendra tout son empire sur un cœur accoutumé à lui être soumis et insultera à vos succès d'un moment. Dût-on même croire que vous fuyez volontairement, on ne fuit que

celui qu'on redoute, et quand la vertu vous élève au-dessus de cette faiblesse, le monde, toujours soupçonneux, ne le croira pas, en vous voyant prendre un parti qui annonce tant de défiance de soi-même. » Ces paroles révoltaient l'orgueil de Ludovie contre le projet de Henri. « Madame de Saint-Sauveur a raison, se disait-elle; il faut faire taire la calomnie par ma conduite et par ma présence, et non me cacher comme si j'étais coupable, ou si je craignais de le devenir. Lorsque le duc me demandera quand je voudrai partir, je lui ferai mes objections; elles sont trop raisonnables pour qu'il ne les adopte pas. » Cessant de songer à ce voyage, qu'elle a résolu de refuser, Ludovie est plus brillante et plus répandue que jamais.

CHAPITRE IV.

Le duc de Limours surveillait avec prudence et tendresse celle qu'il adorait; en vain il sentait chaque jour davantage la nécessité de l'enlever à des piéges auxquels, à la vérité, sa vertu résistait sans efforts; à des plaisirs qui, s'ils ne corrompaient point son caractère et son esprit, attiraient sur elle l'attention et le blâme, et l'éloignaient encore plus de lui. Il aimait Ludovie comme une maîtresse adorée, mais encore comme la fille de la duchesse et du duc de Limours. Il craignait de la

contraindre, tremblait de l'affliger et de lui déplaire. L'hiver était brillant à la ville et à la cour; les fêtes étaient ravissantes; Racine, Molière, Quinault embellissaient la scène de leurs chefs-d'œuvre. Henri n'osait proposer d'y renoncer, pour aller à la campagne dépouillée de sa parure, et qui n'offrirait aucun plaisir à la jeunesse de Ludovie. Il s'apercevait qu'elle évitait plus que jamais de se trouver seule avec lui; qu'elle ne lui parlait point de sa mère, et devinait ce qu'elle pensait d'un projet adopté dans un mouvement de dépit qui s'était bientôt calmé, et que le bruit de sa beauté, les hommages, l'ivresse qu'elle en ressentait, la variété des amusemens dont elle était entourée, devaient naturellement lui rendre pénible d'exécuter. Henri pas-

sait d'une tendre sollicitude à une tendre crainte; le temps s'écoulait sans qu'il eût la force de prendre un parti. Enfin les approches du printemps ranimèrent son courage. Une fête magnifique, donnée par Louis XIV à la duchesse, ayant excité contre elle la verve satirique d'un poète attaché à madame de Montespan, détermina le duc, à qui on avait eu la méchanceté d'envoyer ces vers, à réclamer la promesse que Ludovie lui avait faite, et même à employer, s'il le fallait, l'autorité d'un époux.

Malgré son amour, qui lui rendait pénible d'affliger Ludovie, le duc tenait trop à l'honneur pour porter plus loin une condescendance qui prendrait le caractère de la bassesse. S'étant donc rendu chez elle aussitôt qu'il la sut

levée, il lui dit d'un air calme : « Les plaisirs de l'hiver vous ont fait oublier l'entretien que j'eus avec vous, et auquel vous fûtes sensible ; ils vous ont même fait oublier votre mère souffrante, reléguée dans son château solitaire, vous appelant du cœur, mais en vain. Vous n'êtes pas seule coupable, chère Ludovie ; moi-même, qui ne vois que vous dans l'univers, je n'ai pas eu la force de vous rappeler à l'amour filial, ni de retracer à vos yeux éblouis, mais trompés, combien ce faux éclat qui vous séduit vous dérobe de terribles vérités. Il m'en coûte de détruire le prestige qui charme votre âge ; c'est un devoir dont je m'acquitte trop tard, et dont je ne veux plus m'écarter. » Alors traçant l'effrayant tableau des désordres qu'amènent l'orgueil de

plaire, la honte d'une réputation flétrie, même sans l'avoir mérité, le respect dû à l'opinion; il finit ce discours sévère et contre lequel se révoltait son propre cœur, par remettre à la duchesse la satire sanglante qui lui avait été adressée, et la pria en la pressant de se préparer au départ, lui laissant le choix du jour, pourvu qu'il ne fût pas éloigné.

La duchesse n'avait pas interrompu Limours; elle redoutait depuis longtemps cette explication, préparait sa défense, mais ne s'était pas attendue à une attaque aussi ferme, aussi directe, et elle n'ignorait point qu'il courait des vers contre elle. Il est toujours de ces malins esprits qui, sous l'apparence de l'amitié, vous avertissent du mal qu'on dit de vous, et vous blessent en

feignant de vous caresser. Ludovie avait chargé madame de Saint-Sauveur de lui procurer secrètement ce cruel écrit ; mais, loin de lui obéir, elle avait assuré qu'il avait produit une indignation si générale, que l'auteur lui-même s'était empressé de le faire disparaître, et qu'elle n'avait pu en obtenir une seule copie. Madame de Saint-Sauveur l'assurait que ce dernier effort de la jalousie impuissante de ses rivales était un triomphe de plus ; Ludovie avait fini par le croire. L'amour-propre est un sentiment si faux, qu'il n'est mensonge flatteur qu'il n'adopte. Maintenant elle tient entre ses mains la preuve accablante de son erreur ; elle n'ose d'abord y porter ses regards : elle rougit, pâlit et tremble. Voulant enfin connaître tout ce dont

elle est accusée, elle lit en frémissant. Jamais le fiel de la méchanceté ne s'était répandu avec plus d'abondance et d'amertume sur la femme la plus dépravée; et pour achever d'accabler Ludovie, les vers étaient faciles, remplis d'esprit et de gaîté. On y parlait de madame de Saint-Sauveur comme d'un de ces êtres vils et corrompus; on prédisait à la duchesse les remords dont elle serait bientôt déchirée.

Quelle terrible leçon! dans quel désespoir, dans quel accablement il jette la duchesse! Après avoir répandu bien des larmes, après avoir long-temps gémi, elle prend la résolution de porter des plaintes au Roi le soir même, et se flatte qu'une éclatante vengeance lui rendra l'honneur que l'on a voulu vainement lui ravir. Mais le

coup avait été trop cruel; Ludovie se trouva mal et fut plusieurs jours sans pouvoir aller au Louvre. Henri la voyant souffrir se reprochait sa sévérité, et lorsqu'elle fut en état de reparaître à la cour, il ne s'y opposa point comme il l'avait d'abord décidé. Cependant il voulait constamment que Ludovie l'accompagnât à Montargis.

Pendant la légère maladie de la duchesse, madame de Saint-Sauveur, à qui le duc avait fait défendre l'entrée de son appartement, était parvenue à faire remettre au Roi la satire qui causait de si vives douleurs à Ludovie; l'auteur en fut recherché, découvert; mais madame de Montespan l'ayant fait avertir du danger qu'il courait, il avait fui loin d'un monarque offensé.

Madame de Saint-Sauveur, lors-

qu'elle se présenta à l'hôtel du duc, et qu'elle reçut l'ordre de n'y plus revenir, avait sur-le-champ formé le dessein de s'en venger. Ayant aperçu les apprêts d'un voyage, elle sut que la duchesse n'attendait que le retour de sa santé pour aller à Montargis, et résolut de s'opposer à ce projet, qu'elle pensa formé par Henri. Cette femme, qui était comme le mauvais génie de Ludovie, fit savoir au Roi que le duc enlevait sa femme à l'amour qu'il ressentait pour elle, et écrivit à la duchesse, pour lui exprimer la douleur qu'elle éprouvait de ne pouvoir lui prodiguer ses soins tandis qu'elle était malheureuse et souffrante : « Le bruit court, ajoutait-elle, que, désespérée de la satire mensongère que l'on a faite contre vous, vous allez cacher à Mon-

targis un front humilié, au lieu de braver avec une noble fierté cette affreuse calomnie. Madame de Montespan et son parti à la cour se réjouissent déjà de votre absence, et une intrigue se forme pour vous faire oublier. Madame de Montespan n'espérant plus reprendre son empire sur le cœur du Roi, n'aspire qu'à vous punir de le lui avoir enlevé, en le donnant à une autre dont elle croit diriger l'esprit, et c'est mademoiselle d'Escorailles qu'elle destine à cette vengeance. Agée de seize ans, elle vous égale en beauté, et est susceptible d'une vive passion. Cette superbe rivale doit obtenir, par l'adresse de madame de Montespan, une place de fille d'honneur chez la Reine. Songez, madame, que l'on répandra partout le bruit que,

jalouse des triomphes de mademoiselle d'Escorailles, vous n'osez plus reparaître; qu'enfin celle qui a ébloui tous les yeux sera la victime de la jalouse envie. » Madame de Saint-Sauveur finissait sa lettre en conjurant la duchesse de déployer le grand caractère qu'elle tenait de la nature, de continuer à briller, à régner sur le Roi, et de ne songer qu'à renverser les plans que formaient contre elle ses ennemis.

Cette lettre produisit une forte impression sur la duchesse; la satire cessa de l'affliger; de plus grands intérêts captivaient son imagination. Pourquoi aiderait-elle, en s'éloignant, la rivale qu'elle avait éclipsée à la faire succomber sous les traits que la jalousie dirigeait contre elle? pourquoi céde-

rait-elle les hommages d'un grand roi à une jeune fille assez belle pour les obtenir? sa fierté le lui défend. « Il est à mes pieds, se dit-elle, je saurai l'y retenir et assurer mon pouvoir. Non sans doute, je ne partirai pas, et dès demain j'irai à la cour; on verra si je suis humiliée, et si le Roi cesse de m'adorer. »

Tandis qu'elle prenait cette dangereuse résolution, le duc, qui l'avait vue souffrante, se reprochait sa sévérité. « Je l'ai affligée, se disait-il, je l'ai blessée dans ce qu'elle a de plus sensible; je suis coupable de ses maux, que ne puis-je les réparer! Mais c'est en vain que je le désire, je n'ai pas sur son cœur le doux pouvoir de la consoler. » Attendri par ses réflexions, Henri la voyant mieux portante le lendemain,

et décidée à aller à Marly, où était la cour, n'eut pas le courage de s'y opposer. Belle et âgée de dix-huit ans, Ludovie eut recours à tout l'art de la parure pour rehausser l'éclat de ses attraits.

Elle arriva dans le salon comme on allait jouer au lansquenet. Elle éblouit tous les yeux, mais surtout ceux de Louis XIV. Il ne s'attendait point au bonheur de la voir en ce moment et s'y montra vivement sensible. Le Roi jouait peu, mais il passait d'une table à l'autre, aimant que dans le salon il y eût continuellement gros jeu; mais il oublia tout en voyant Ludovie; se plaça près d'elle, lui parla avec les marques d'une profonde indignation de la satire dont il voulait punir l'auteur qu'il faisait chercher; l'assura que son respect

la vengeait; lui parla du projet qu'elle avait formé de s'éloigner de la cour comme devant lui coûter le repos, le bonheur et la vie; il était tendre, éloquent et roi. La duchesse lui promit de ne point partir, et d'être des chasses qui auraient incessamment lieu à Versailles. « Tout vous y sera soumis, lui dit le Roi; je n'aurai d'autres volontés, d'autres plaisirs que les vôtres; vous disposerez de ma puissance, je serai le premier de vos sujets. »

Enivrée d'orgueil, Ludovie revint à Paris, et son imagination se plaisait à lui retracer une soirée si triomphante. Elle avait vu le dépit, le respect ou l'admiration dans tous les yeux. Que sa destinée lui parut belle! « Les méchans, pensait-elle, ajoutent encore aux succès. Leurs efforts impuissans

sont un hommage qu'ils rendent en dépit d'eux-mêmes. Non sans doute, je ne désolerai point le Roi si amoureux, si grand... Je ne me déroberai point aux fêtes qu'il me prépare; je forcera par ma vertu la calomnie à se taire, et la cour à m'admirer..... »
La tête de Ludovie s'exaltait de moment en moment; elle était tentée de se croire un être supérieur à tout ce qui existait. Une visite d'étiquette qu'elle fut forcée de faire à madame de Montespan, lui apprit, quoiqu'elle se défendît de le croire, qu'il était possible de lui opposer une rivale. Elle y vit la jeune Angélique d'Escorailles, dont les traits étaient les plus réguliers que l'on eût vu à la cour, mais qui devait, après quelques jours brillans, avoir une fin doulou-

reuse et prématurée. A la même beauté que celle de la duchesse, elle réunissait l'expression douce et sensible qui manquait à Ludovie, dont la physionomie était imposante et fière. Madame de Montespan saisit avec une joie malicieuse l'occasion de blesser la vanité de la duchesse en faisant l'éloge de deux beautés si différentes, et dont l'une des deux avait un charme si puissant. « Vous devez commander, disait madame de Montespan, et ma chère Angélique aimer et être aimée. Elle est née pour inspirer l'amour et pour le sentir. » Dans ce moment on annonca le Roi; il n'avait pas prévenu Ludovie de cette visite; madame de Montespan n'avait point l'air de l'attendre; mais il était naturel que la duchesse vît un rendez-vous prévu, dans ce qui n'avait l'air que

d'une rencontre inattendue; elle n'avait pour le Roi que cette admiration qu'il était impossible de lui refuser, et cependant elle sentit un violent dépit l'emporter sur son habituelle froideur. Animée par le désir de plaire, elle se montra avec tant d'avantages, que le Roi, après avoir dit quelques mots flatteurs à mademoiselle d'Escorailles, ne daigna plus la regarder et ne s'occupa que de la duchesse.

CHAPITRE V.

Le duc de Limours, voyant Ludovie totalement remise de son indisposition et consolée de la douleur qu'il lui avait causée; s'apercevant que, loin de veiller à sa réputation, en évitant le Roi, elle s'exposait chaque jour davantage aux jugemens que l'on ne manquait pas de former contre elle, résolut de la faire partir, et l'en avertit d'abord avec douceur; mais quand il l'entendit se défendre contre les motifs raisonnables qu'il ajoutait encore à tous ceux qu'il lui avait déjà ex-

posés, il mit plus de fermeté dans ses discours, assura qu'il ne céderait à aucune opposition de sa part, et fixa le jour où il voulait qu'elle s'éloignât avec lui. Ludovie eut recours aux larmes, aux prières; Henri fut inexorable; et répéta que très-positivement le départ aurait lieu le jour qu'il avait choisi.

Jamais encore Henri n'avait fait valoir ses droits sur l'indépendante Ludovie; jamais elle ne s'était dit qu'elle devait lui obéir. Furieuse de ce qu'elle appelait une injuste tyrannie, ne sachant comment s'en défendre, comment résister, elle ne vit que le Roi qui pût s'opposer à cet éloignement, qu'elle redoutait encore plus depuis qu'elle avait vu la belle d'Escorailles. Elle se détermina donc à faire

part à Louis XIV de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec le duc.

Le Roi n'avait aucun droit d'empêcher le duc de Limours d'emmener sa femme à Montargis. Néanmoins ce voyage le désolait d'autant plus qu'il se croyait près de triompher de la beauté qu'il adorait. Incapable de se permettre une injustice envers un grand seigneur dont il n'avait à se plaindre que par des motifs qu'il ne devait point faire connaître, il se trouva aussi malheureux qu'embarrassé, et ne vit d'autre moyen de retenir la duchesse que celui d'inviter le duc et elle-même aux chasses qui allaient se donner à Versailles, que le Roi et la Reine allaient habiter. Le duc refusa respectueusement cette invitation; le Roi, emporté malgré lui par l'ardeur de son amour,

et à qui l'habitude d'être obéi faisait regarder la résistance à ses volontés comme une impardonnable offense, demanda fièrement au duc par quelle singularité il osait refuser la faveur qu'il daignait lui accorder. Limours, connaissant les véritables intentions du Roi, et dont l'honneur en était blessé, craignant moins sa colère que des faveurs qu'il regardait comme déshonorantes, loin de chercher à dissimuler sa pensée, répondit qu'il partait pour Montargis. «Vous vous trompez, reprit le Roi furieux; c'est pour Limours que vous partez dès demain, et vous n'en reviendrez qu'après que je l'aurai permis; » il s'éloigna brusquement. Le duc, étonné d'un procédé si opposé à la générosité reconnue de Louis XIV, quitta sur-le-

champ la cour, et revint chez lui.

Il fallait qu'il partît le lendemain; Ludovie voudrait-elle le suivre? Pouvait-il l'abandonner à elle-même dans la situation où ils se trouvaient tous deux vis-à-vis du Roi? Voudra-t-elle partager la disgrâce d'un époux qu'elle n'aime point. Elle soupe au Palais-Royal. Limours comptait aller l'y rejoindre; mais après ce qui vient de lui arriver il ne croit point devoir se présenter chez Monsieur; il se détermine à attendre la duchesse, et fait tout préparer pour son départ.

La duchesse sait déjà que Limours a déplu au Roi, qu'il est exilé, qu'elle en est la cause; elle se promet de demander sa grâce; sûre de l'obtenir, elle est sans alarmes, et vient d'elle-même trouver Henri dans son appar-

tement; elle s'empresse de lui dire ce qu'elle compte faire, et l'engage à ne point partir. « Je vais, lui disait-elle, demander une audience au Roi; il ne me la refusera point, et j'obtiendrai votre grâce. » Henri, sensible à tout ce qui vient de Ludovie, la remercie tendrement, et lui dit : « Faites davantage, chère Ludovie, partez avec moi; votre aimable mère vous en a donné l'exemple.... rendez par cette charmante présence mon exil si cher et si doux que je ne souhaite jamais en sortir. » Ludovie baissait les yeux, et n'osait répondre. « Nous comptions partir dans quelques jours, ajouta-t-il; ne trouvez-vous pas qu'il est égal de partir demain. — Sans doute, dit Ludovie avec embarras, si vous comptiez partir dans peu de jours... il vous doit

être égal de partir demain;... mais moi, je n'y étais pas décidée; la princesse Palatine m'a proposé des courses à cheval, de suivre avec elle une des chasses; je m'en promets un grand plaisir, et je voulais vous dire que mon intention était de retarder encore. A présent j'ai un motif bien plus fort pour me décider à rester.... Consentez-y, je vous prie... Au reste, comme mes intentions me semblent bonnes, ajouta-t-elle en relevant sa tête avec fierté, je suis déterminée à rester; mais, Henri, je vous le jure, ou j'obtiendrai votre retour, ou j'irai vous rejoindre, croyez-en la parole de Ludovie. » A ces mots, elle se leva, et portant sur son époux de doux regards: « Henri, dit-elle, nous nous séparons, je l'espère, sans nous en vouloir; je vous le répète : votre grâce

ou moi! » Elle tendit sa main au duc, qui y déposa un brûlant baiser en s'écriant : « Ah! point de grâce, mais Ludovie! »

Le duc partit le lendemain, flatté pour la première fois d'un doux espoir. Il se rendit promptement à Limours, et fit prévenir la duchesse Blanche de son arrivée, se promettant d'aller la voir; mais Blanche surprise, inquiète de ce que sa fille ne l'avait point accompagné, de ce qu'il ne parlait point d'elle, se rendit sur-le-champ à Limours. Henri, qui voyait en elle la mère de Ludovie et la sienne, lui raconta tout ce qui s'était passé, adoucissant avec délicatesse ce qui aurait pu blesser ce cœur maternel et pur. Elle se persuada que sa fille arriverait bientôt, et voulut rester près d'Henri,

puisqu'il croyait devoir habiter les lieux que le Roi lui avait assignés pour asile. Ces deux belles âmes trouvèrent une grande douceur à se communiquer, à s'entendre, à se parler de Ludovie, à prévoir l'instant heureux qui la leur rendrait, amenée par des sentimens qui assureraient sa félicité et la leur; et comme personne n'est plus indulgent que celui qui n'a rien à se reprocher, ils comptaient sur ce bel avenir.

Ludovie était alors aussi loin de le détruire que de le réaliser. A peine madame de Saint-Sauveur avait-elle appris le départ de Limours, qu'elle s'était présentée pour voir la duchesse; mais, ayant réfléchi sur l'ordre qu'avait donné le duc, Ludovie ne crut point devoir le révoquer; et lorsqu'elle sut

que cette femme, qui l'avait entraînée dans des erreurs dont elle reconnaissait le danger, était éloignée, elle se sentit soulagée comme lorsque l'on vient d'échapper à un danger. Elle se repentait de n'avoir pas accompagné le tendre, le sensible Henri; il allait voir la duchesse sa mère, il la verrait sans elle;... que ce moment serait douloureux! « Ma mère, que je délaisse depuis si long-temps; elle qui a pour moi une si vive tendresse. » Ludovie sent couler ses pleurs; mais on l'avertit que Madame l'attend à midi, pour l'accompagner à une course qu'elle doit faire à cheval; c'est l'amusement favori de cette princesse. Elle a l'intrépidité que donne l'habitude; Ludovie n'a pris que peu de leçons, elle est encore craintive, et veut s'aguerrir avant

de suivre les chasses où le Roi sera près d'elle; elle se prépare donc à aller rejoindre la princesse. On monte en calèche jusqu'à l'endroit où les chevaux attendent les dames; on part, et après avoir couru pendant trois heures, la duchesse rentre fatiguée. Cependant elle veut aller au cercle du soir chez la Reine, dans le projet de solliciter une audience particulière du Roi, qui la lui accorda avec empressement.

Louis s'était bientôt repenti d'un premier mouvement qu'avait excité dans son âme la crainte de ne plus revoir Ludovie. Il se reprochait des paroles contraires à celles que lui dictait d'ordinaire son équité et sa bienveillance. Ne doutant point que l'audience secrète que la duchesse lui avait de-

mandée n'eût pour motif le rappel de Limours, il se félicita de trouver l'occasion de réparer sans délai ce qu'il nommait lui-même une injustice. A cette satisfaction se joignait encore celle d'entretenir pour la première fois sans témoin la beauté enchanteresse à qui il avait le plus vif désir d'ouvrir son cœur tout entier; quand elle arriva, il la reçut avec un transport d'amour et de joie inexprimable. La duchesse rougit de cet accueil, et s'empressa d'exposer au Roi le sujet qui l'amenait près de lui. Souriant avec beaucoup de charme, il lui demanda s'il n'avait pas dû punir celui qui voulait la dérober à sa cour. « Vous alliez me quitter, ajouta-t-il tendrement, que serais-je devenu? » Ludovie justifia l'intention qu'avait son époux,

en peignant l'état d'isolement et de souffrance de sa mère, et supplia de nouveau le Roi de revenir sur un acte de violence qui la forçait à douter de la bonté de son cœur. Louis avait résolu d'avance d'accorder ce que demandait Ludovie, mais il avait l'air d'hésiter, pour prolonger l'entretien, faire ses conditions, et parler librement de son amour. Vertueuse et fière, la duchesse imposait à cet amour même; le Roi n'obtint, pour prix de la grâce qu'il accordait, que la promesse de ne point s'éloigner sans le prévenir et sans qu'il y ait consenti. Certain, d'après cette dernière clause, qu'elle ne s'éloignerait jamais, le Roi l'autorisa volontiers à écrire au duc de revenir.

CHAPITRE VI.

Après les traités faits avec la Hollande, l'Allemagne et l'Espagne, l'armée était rentrée dans ses foyers, et distribuée dans diverses garnisons. MM. de Lude et de Coucy, tous deux lieutenans de dragons, servant dans le même régiment, se trouvaient réunis à Metz; et Raimond, qui avait jusque là laissé ignorer à son ami le mariage de Ludovie, voyant que, loin d'avoir perdu l'espérance, la mort du duc de Limours, qu'il venait d'annoncer à Roger, détruisait le seul obstacle que redoutait son amour, et qu'il allait sol-

liciter un congé et voler vers celle qui captivait son âme, crut qu'il était temps de ne plus rien dissimuler. Quelques ménagemens qu'il prît, quelques consolations que son amitié pût offrir, Coucy fut dans un profond désespoir. Ludovie mariée! Ludovie malheureuse!... C'en était trop pour son cœur. Il voulait partir, il voulait gémir avec elle et mourir. Ce désir est le seul qu'il conserve et qui soutient son courage. Raimond ose à peine le combattre; mais avec toute l'adresse que lui inspire la raison et l'amitié, il parvient à lui faire sentir combien ce projet est insensé!... Il lui sera impossible sans doute de voir secrètement la duchesse. Doit-il l'exposer aux jaloux soupçons d'un époux, et chercher, si le devoir a triomphé de ses premiers sentimens,

à les ranimer, quand ils ne seront pour elle qu'une source de larmes? « Le duc, ajoutait Raimond, a des vertus et un caractère qui doivent la rendre heureuse; peut-être même te reverra-t-elle avec indifférence, et s'offensera-t-elle de ce que tu auras trop témérairement compté sur un amour qui n'était encore qu'une enfantine tendresse, que la raison, l'absence et ses liens lui ont fait oublier. » Ces réflexions affligeaient Roger, mais il en sentait la justesse. Troubler le bonheur de Ludovie si elle en jouissait, rendre Limours jaloux, retrouver indifférente celle qu'il espérait avoir attendrie, lui paraissait également douloureux. Il désire pourtant savoir si du moins Ludovie est heureuse, et s'il est seul à souffrir il se résignera à son sort. Mais comment

s'en assurer s'il n'ose se rapprocher d'elle? Raimond, qui veut absolument lui ôter jusqu'au moindre prétexte de se présenter imprudemment à la duchesse, et d'aller chercher dans ses yeux ou son arrêt ou une nouvelle ardeur mutuelle qui causerait leur infortune, offre à son malheureux ami de se rendre à sa place à Paris. Là il saura tout ce que Coucy désire apprendre; il pourra, sans qu'il en résulte rien de fâcheux pour personne, se présenter à l'hôtel de Limours. Un seul regard porté sur Ludovie lui suffira pour entendre son cœur. Coucy renonçait à regret à la revoir; il cherchait des raisons à opposer aux sages raisons de son ami; enfin il céda. Raimond sollicita un congé, et l'obtint. Au moment de se séparer de son ami, il lui renou-

vela la promesse de lui écrire aussitôt qu'il pourrait lui parler avec certitude des sentimens de la duchesse; il part après avoir renouvelé cette promesse.

Coucy est resté seul, mais son cœur suit les pas de Raimond; il lui envie le bonheur dont il se prive lui-même; se repent d'avoir confié à un autre le soin d'interroger un cœur qu'il croit encore à lui; se répète tout ce que son ami lui a dit pour l'arrêter; se livre à mille désirs contraires, s'agite, se calme, tremble, se dit: « Hélas! à présent que puis-je espérer! » il tombe dans l'abattement.

Raimond est à peine à Paris, qu'il entend partout proclamer la beauté de la duchesse, et parle de la vive impression qu'elle a faite sur le cœur du Roi; mais personne encore ne l'accuse

de la partager; elle vient seulement d'être présentée. Raimond la suit à l'Opéra, elle est éblouissante d'attraits et de parure; elle est entourée des dames de la cour qui jouissent de la meilleure réputation, et la sienne n'a point encore souffert. On ignore que son époux est malheureux; Henri est trop délicat pour le laisser paraître, et l'ancien page se persuade qu'elle aime celui qu'elle doit aimer. Heureux de cette certitude, qui sera consolante pour l'âme généreuse de Roger, il se hâte de lui écrire; évitant de rien ajouter qui puisse enflammer son imagination : il ne parle point de l'éclatante beauté de Ludovie, du luxe, du goût qui la rehaussent encore, ni de l'admiration qu'elle excite; encore moins de celle du Roi; et suffisamment instruit de ce

qui intéresse Roger, il renonce à se présenter à l'hôtel de Limours, craignant de rappeler par sa présence à la duchesse un souvenir qu'elle paraît avoir perdu. Cependant il suivit souvent ses pas, et sans se faire remarquer d'elle, il la revit plusieurs fois, toujours plus brillante et plus entourée; son congé n'était pas encore tout-à-fait expiré, que sa tendresse pour l'infortuné Coucy le ramena près de lui.

Raimond en arrivant croit voler dans les bras de son ami, et court au logement qu'ils partagent. Quel est son effroi! l'appartement est désert; on voit qu'il n'a pas été occupé depuis plusieurs jours.... « Malheureux! où es-tu? s'écrie de Lude en frémissant.... Où trouveras-tu du courage, loin de ton fidèle ami? » Raimond espère qu'au

moins une lettre détruira l'affreuse pensée qu'il rejette et qui renaît malgré lui. Il cherche; aucun papier ne se place sous sa main tremblante. Agité d'un mortel effroi, il passe dans sa chambre; un paquet à son adresse est sur sa table, il s'en saisit; c'est bien l'écriture de Roger. Raimond est forcé de s'asseoir pour en faire la lecture, ses jambes sont tremblantes, il ne peut plus se soutenir. Le cachet cède à ses efforts; les premiers objets qui frappent ses yeux sont une rose flétrie, un ruban que Raimond reconnaît pour le ruban que Roger a reçu de Ludovie, en échange de celui du bouquet, et la ligne écrite par elle. Ce détachement des dons qui lui étaient si chers ajoute une nouvelle terreur à celle qu'éprouvait déjà Raimond: à

travers des larmes qu'il ne peut retenir, il lit ce qui suit :

Roger de Coucy à Raimond de Lude.

« Ne t'alarme point, mon unique ami, de mon absence ; Ludovie est heureuse, le désespoir n'est plus dans mon cœur. A chaque instant je me redis : Elle est heureuse, et je respire. Je ne veux plus, je ne dois plus la revoir ; son repos et l'honneur me le défendent. Mais je suis jeune et j'aime ; comment pourrai-je résister toujours à cet amour impétueux, si je n'établis entre elle et moi une barrière que je ne pourrai franchir? Comment retrouverai-je la force constante de la fuir, et la paix, sans le secours du ciel, toujours prêt à écouter le malheureux qui l'implore et

élève vers lui une âme pure et des vœux innocens. Ne t'alarme point, je le répète; je suis consolé par son bonheur, calmé par la résolution que j'ai prise; un jour je t'écrirai que j'ai recouvré le repos.

» Je te confie cette rose, ce ruban, ce petit écrit si cher. Il ne faut rien conserver de ce qui me brûle..... C'est mon meilleur, mon seul ami que j'en fais le dépositaire. Si j'ai la faiblesse de te les redemander, ne me les rends jamais; tu ne peux concevoir ce qu'il m'en coûte à m'en séparer. J'ai donné ma démission; je pars sans oser t'attendre; je crains de perdre dans nos adieux la force de te quitter. Ne t'afflige point d'une séparation nécessaire. Je te donnerai de mes nouvelles quand je n'aurai plus à craindre une trop ten-

dre émotion. Adieu, toi qui partages encore avec elle ce cœur qui un jour t'appartiendra tout entier. Sois heureux, et pense sans regret à ton ami. »

Cette lettre dissipait les mortelles alarmes de Raimond, il la relut plusieurs fois, et chaque fois avec une plus douce sécurité. Il renferma avec un scrupule religieux les dons de l'amour, le dépôt de l'amitié; garda le secret de son ami, et fut long-temps sans chercher à se distraire de la tristesse où le plongeait une séparation qu'il sent devoir être éternelle.

CHAPITRE VII.

Après avoir quitté le Roi, Ludovie s'était empressée de rendre compte au duc du succès de son audience; elle écrivit aussi à sa mère, lui peignait dans les termes les plus tendres le désir de la revoir, la conjurant de ramener le duc à Paris, « Puisque, lui disait-elle, je ne puis aller vous rejoindre, d'après les conditions que le Roi a mises à la grâce que j'ai obtenue. Je lui ai promis de ne point quitter la cour sans le prévenir et sans qu'il

y ait consenti; le rappel d'Henri est à ce prix. »

Cet aveu naïf prouvait trop bien la candeur de la duchesse, et qu'au milieu des séductions, des plaisirs, elle était restée vertueuse et vraie, pour ne pas convaincre sa mère et son époux qu'il était encore temps de lui conserver l'innocence. Henri, en lui répondant, et après lui avoir exprimé combien il était sensible aux soins qu'elle avait pris pour obtenir son retour, avouait avec beaucoup de ménagement qu'il ne pouvait accepter son rappel aux dépens du désir si cher à son cœur de voir Ludovie en Provence. Il la pria donc de partir incessamment, et la prévint que pour lui éviter l'embarras d'annoncer son refus au Roi, il se chargeait lui-même de l'en instruire.

La duchesse écrivit à sa fille une lettre particulière, et qu'elle ne communiqua point à son gendre, dans laquelle, après avoir employé toute l'éloquence maternelle pour l'inviter à se rendre à Limours, elle lui représentait ce qu'elle avait à craindre pour sa réputation d'un plus long séjour à Paris, et sans la protection de son mari et de sa mère, parce que, malgré le désir qu'elle éprouvait d'aller porter à sa fille tous les secours que son âge et sa situation délicate rendaient nécessaires, elle se sentait retenue par les dernières volontés de celui à qui elle avait juré obéissance. Blanche conjurait sa fille de venir sans hésiter, l'assurant que ce renoncement volontaire aux hommages et aux brillantes distractions qui l'entouraient lui vaudrait un respect

plus honorable que l'encens flatteur, mais perfide, qui l'enivrait.

Ludovie reçut ses lettres le jour même d'une fête que donnait madame de Montespan. Certaine d'y voir la superbe Angélique qu'elle était jalouse d'effacer, elle leur donna une légère attention pour s'occuper de sa parure; jamais elle n'en prit plus de soin. Il devait y avoir un bal en habits de caractères : elle choisit celui de Diane. Le Roi devait paraître en Jupiter; on fit entendre à la duchesse qu'elle devrait préférer le costume de Junon. Mais heureusement elle tint à sa première idée, et s'en félicita en apprenant qu'elle avait échappé par ce refus à une affreuse épigramme qui lui était destinée, et qu'elle rendit sans effet.

Ludovie se félicitait d'avoir déjoué cette méchanceté; mais elle croyait s'être aperçue que le Roi, en causant avec madame de Montespan, avait regardé plusieurs fois celle dont les charmes ne le cédaient pas aux siens mêmes. La duchesse avait sur la belle Angélique l'avantage du rang, des richesses, et l'habitude du grand monde; cependant elle s'alarma, et madame de Montespan lui ayant demandé, avec un ton de causticité qui lui était naturel, quand elle partait pour aller partager l'exil de son mari, la duchesse lui répondit d'un ton ferme, et en portant sur elle des regards altiers : « Vous avez dû voir, madame, puisque j'assiste à cette fête, que le Roi a rappelé le duc de Limours. » Le Roi, qui était peu éloigné, entendit ces pa-

roles; mécontent de l'attaque directe faite à Ludovie, il n'eut plus d'autre soin que de lui en faire perdre le souvenir par des égards si respectueux, qu'ils attirèrent ceux de toute la cour, et la duchesse sentit un moment qu'elle régnait.

Plusieurs jours s'écoulèrent, et Ludovie n'osait répondre ni à son époux ni à sa mère. Son cœur lui dictait ce qu'elle devait faire, ce que même elle désirait exécuter; sa vanité lui parlait un langage contraire : céder la victoire à madame de Montespan, à mademoiselle d'Escorailles, lui semblait trop humiliant. Elle connaissait l'inconstance du Roi, voulait le retenir dans ses chaînes sans lui céder, et tremblait qu'une rivale si belle et moins sévère ne l'emportât, surtout si

elle ajoutait les dangers de l'absence aux charmes de mademoiselle d'Escorailles, et d'une passion partagée. Les chasses étaient commencées; encore timide à cheval, la duchesse ne les avait suivies qu'en calèche; mais le Roi témoignait souvent le désir de la voir sur un charmant coursier qu'il avait fait dresser pour elle. Ludovie, se décidant à le monter, promit au Roi de s'arrêter à une halte qu'il lui désigna et d'avoir avec lui un entretien particulier. Le Roi se crut vainqueur; il ignorait que la duchesse, avertie qu'il avait promis à madame de Montespan la place qu'elle demandait pour mademoiselle d'Escorailles, n'accordait le tête-à-tête que pour exiger que la place lui fût refusée, et qu'elle ne se présentât plus à la cour. La duchesse

ne songeait pas qu'en parlant ainsi au Roi elle témoignait une jalousie qui la livrait à l'amour du monarque.

Occupée de ses secrets desseins, la duchesse part avec toute la cour; le cerf que l'on poursuit les conduit du côté de Gros-Bois, et l'ardeur de la chasse est telle, que l'on se divise, se disperse par diverses routes. La duchesse, qui sait mal diriger son cheval, veut suivre le Roi, dont la course rapide du cerf accélère les pas. Elle pique de l'éperon le jeune cheval, il se cabre, et pense la renverser; elle appelle à son secours; le bruit des chevaux, des chiens et des cors couvre sa voix : tremblante, elle parvient à arrêter un instant le docile animal, qu'elle avait d'abord rendu si impétueux. Elle respire, reprend ses sens; mais la

chasse s'est rapidement éloignée. Ludovie est seule, ne sait quelle route elle doit choisir : plusieurs s'ouvrent devant elle; que faire, que devenir? aucun de ses domestiques ne l'a suivie. Elle se décide à attendre encore; mais plus elle attend, moins elle espère qu'on vienne à son secours. Ludovie s'effraie de sa solitude et se détermine à donner à son cheval l'ordre de repartir; s'abandonnant à l'instinct qu'elle suppose devoir le guider. Le cheval repart au petit galop; il suit des routes sinueuses, parcourt des prés, des champs, et s'enfonce dans un bois. Il est tard : Ludovie voit qu'elle s'égare de plus en plus; aucune habitation ne s'offre d'abord à ses regards. Elle a mis son cheval au pas, et cherche un asile où elle puisse trouver un guide. Une

haie épaisse, fleurie, et qui semble défendre une vaste enceinte, ranime son espoir..... Mais, ô comble de surprise!.. les sons d'une guitare frappent son oreille, son cœur qui palpite....... « Qu'entends-je? » s'écrie Ludovie, en arrêtant son cheval. Du haut d'un petit monticule recouvert d'arbrisseaux, elle reconnaît une voix qu'elle n'a jamais oubliée, ni dans le tumulte des fêtes, ni dans les harmonieux concerts, ni dans la rêveuse solitude; elle entend ces paroles qui pénètrent au fond de son âme, et qu'elle écoute avec la plus tendre émotion :

ROMANCE.

Dieu bienfaisant, qu'à chaque instant j'implore,
Daigne écouter ma prière et mes vœux;

Si quelquefois ce cœur soupire encore,
En t'invoquant, il redevient heureux.
Au bel espoir de ma jeunesse
Lorsqu'il m'a fallu renoncer,
Je n'ai trouvé, dans ma détresse,
Que toi qui sut le remplacer.

A tes autels, enchaîné pour la vie,
J'ai fait serment de n'adorer que toi;
Mais nuit et jour prier pour Ludovie,
N'est point, Seigneur, défendu par ta loi.
Conserve-lui son innocence,
Sa simplicité, sa candeur;
Dieu de bonté, Dieu de clémence,
Répands ta grâce dans son cœur.

Ne permets pas que, fière d'être belle,
Loin d'accepter avec humilité
Les dons brillans que tu versas sur elle,
Elle en éprouve orgueil et vanité.
De sa mère, fidèle image,
Qu'elle rende heureux son époux;
Que la vertu soit son partage,
Seigneur, en est-il de plus doux?

Qu'enfin le jeune et pieux solitaire,
Priant pour elle, obtienne son bonheur;
Qu'heureuse épouse, et bientôt tendre mère,
Elle méprise un monde corrupteur.
    Qu'elle soulage la misère,
    Et dise en son cœur généreux :
    « Le ciel me fait dépositaire
    Des richesses des malheureux. »

Non, tu n'es plus, ô belle Ludovie!
Pour moi qu'un pur et touchant souvenir.
A peine encore au printemps de la vie,
J'attends en paix l'éternel avenir.
    Par la divine Providence
    Je fus conduit vers ce saint lieu,
    Où, dans le calme et le silence,
    Je sers l'infortune et mon Dieu.

Ludovie, versant d'abondantes larmes, désirait vivement avertir Roger (car c'était lui) qu'elle l'entendait, qu'elle l'écoutait; elle désirait qu'il sût qu'elle était toujours l'innocente

LE CAMALDULE.



se, lors qu'il m'a fal - lu re-non - cer, je n'ai trou - vé dans ma dé - tres -

Sempre legato.

se, que toi qui sus le rempla - cer je n'ai trou - vé dans ma dé -

tres - - - se, que toi qui sus le rempla - - cer, que toi qui sus le rempla -

rf

cer.

Ludovic; mais elle réfléchit : « Il est si paisible, pensa-t-elle, évitons à son cœur le trouble du mien; je veux imiter son exemple, et ressembler au portrait qu'il a tracé d'après les sentimens que j'ai si peu mérités. » Elle écoutait encore, mais craignant de voir s'écouler le jour, et n'entendant plus rien, elle suivit la haie jusqu'au mur qui fermait sur la route, inconnue pour elle, un grand bâtiment; la porte cochère était massive et surmontée d'une croix. Une longue chaîne de fer, passée dans un fort anneau, devait servir à annoncer les arrivans. Ludovic, qui ne sait en quel lieu elle se trouve, à qui elle doit demander le guide dont elle a besoin, se rassure en voyant le signe de la rédemption, et s'approche avec le projet de tirer la chaîne; mais comme

elle saisit l'anneau, une petite porte s'ouvre; il en sort un jeune homme qui, surpris de voir une dame richement vêtue, seule, et montant un beau cheval, ôte son chapeau et lui demande ce qu'elle vient faire chez les Camaldules. « J'ignore où je suis, répondit la duchesse; je me suis perdue à la chasse, et si vous voulez me rendre le service de me ramener où j'ai laissé ma voiture et mes gens, vous en serez bien récompensé. » Le jeune homme répondit qu'étant le fils du jardinier des ermites, il fallait qu'il fût rentré avant la nuit; mais d'après l'explication que lui donna la duchesse, en lui mettant dans la main un louis d'or, somme qu'il n'avait possédée de sa vie, il prit la bride du cheval, parce qu'étant chargé d'une hotte remplie de légumes, il

ne pouvait marcher que lentement, et assura la duchesse qu'elle serait rendue en moins de deux heures au lieu qu'elle avait indiqué.

Tout en marchant, Ludovie, qui brûlait de prendre des informations sur Roger, dont la romance troublait son cœur, demanda au jeune jardinier ce que c'était que les Camaldules, dont elle n'avait point encore entendu parler.

« C'est, répondit-il du ton d'un enfant qui récite sa leçon, un ordre respectable et bien ancien ; les saints religieux qui le composent observent ce qu'il y a de plus rude et de plus sévère dans la vie cénobite et dans la vie érémitique.

» Saint Romuald est leur chef et leur fondateur ; il naquit à Ravennes et descend de ses ducs.

» Leur nom vient de ce que saint Romuald se retira sur le mont Apennin, dans une petite plaine appelée *Camaldoli*, arrosée de sept fontaines; il y fonda son ordre en 1012. Saint Romuald n'y bâtit d'abord que cinq cellules séparées les unes des autres, et d'un difficile accès, avec un oratoire où ses ermites se rendaient à des heures marquées pour y chanter l'office divin. L'usage de la viande était défendu, ainsi que l'entrée des femmes; comme aujourd'hui, personne à l'ermitage ne boit de vin, ni les moines, ni leurs serviteurs.

» Les Camaldules de France doivent leur établissement au père Boniface, de Lion; le plus ancien est celui du Val-Jésus, en Forès. Mais en 1442, on forma le nouvel établissement que

vous venez de voir. Il est situé à Gros-Bois, s'est appelé alors le *Bourron*, et n'est qu'à quatre lieues de Paris; la règle en est très-austère; cependant tous les moines montrent un visage serein et une gaîté continuelle. Voilà, madame, ce que j'ai souvent entendu dire, ce que je vois tous les jours, et ce que je répète à tous ceux qui m'interrogent. »

La duchesse remercia son guide des détails qu'il venait de lui donner, et continua sa route en silence, réfléchissant sur ce qu'elle venait d'entendre, et répétant tout bas la romance qui s'était gravée dans sa mémoire sans qu'elle en eût oublié une seule parole. Désirant obtenir quelques renseignemens sur Roger, si cela devenait possible, elle témoigna au jardinier com-

bien elle était surprise que dans un ordre aussi sévère on permît de pincer de la guitare, étant certaine d'en avoir entendu une à l'extrémité du jardin. « Peut-être, ajouta-t-elle, celui qui se servait de cet instrument n'est pas reçu parmi les camaldules. — Pardonnez-moi, madame, répondit le jeune homme, ce moine que vous avez entendu a prononcé ses vœux. Il arriva aux Camaldules peu après la paix; il était triste, souffrant; il sollicita et obtint un entretien particulier du père-supérieur. Après quelques jours d'épreuves le père l'admit au noviciat; jamais ferveur ne parut plus édifiante que la sienne; la seule grâce qu'il demanda, et qu'on lui accorda, fut la permission de pincer de la guitare et de chanter une fois par semaine à une heure qui

lui fut assignée et dans un lieu d'où il ne pouvait être entendu des moines, retenus alors dans leurs cellules. Le frère Ludovie, c'est son nom de religion, et dans ce couvent on ne lui en connaît point d'autre, dès qu'il fut admis au noviciat retrouva la santé; il a prononcé ses vœux avec cette joie pure qui atteste une sincère vocation. Aimé des jeunes moines, estimé de tous les supérieurs, il est, par l'égalité de son caractère et sa touchante piété, le plus chéri, le plus révéré du couvent, quel que soit leur âge. »

La duchesse n'avait pu entendre ce récit sans que ses yeux se mouillassent de larmes; son cœur était oppressé; il lui tardait de retrouver sa suite, de rentrer à son hôtel et de se livrer aux réflexions dont elle était distraite par

la route, le soin de conduire son cheval et le bruit que faisait le jeune jardinier qui, voyant qu'elle ne disait plus rien, sifflait, ou adressait la parole au beau cheval, dont il lâchait la bride ou la reprenait, selon sa fantaisie. Enfin la duchesse arrive où elle est attendue ; elle descend de cheval, donne un second louis à son conducteur, émerveillé de ce double présent, de la beauté de l'équipage dans lequel s'élance la duchesse, des riches livrées et ne cesse de regarder la calèche, qui fuit rapidement, que lorsqu'il ne la distingue plus.

« Voilà une bien belle dame, dit-il; elle est très-riche, et c'est tant mieux, car elle est généreuse. Je lui ai rendu service, elle me l'a joliment payé. Il est vrai que me voilà bien éloigné de

mon chemin;....... mais j'ai deux bons louis, et si ma hotte n'était pas si lourde, j'aurais dans peu regagné le temps perdu. En tout cas, que j'arrive ou non avant que les portes soient fermées, dussé-je coucher sur l'herbe, et attendre le lever du jour....... Que Dieu bénisse la belle et généreuse dame; j'ai bien vu qu'elle a du chagrin; elle était triste... je l'ai entendue soupirer, bien sûrement je prierai pendant neuf jours saint Romuald pour elle. » Tout en se parlant ainsi à lui-même, il retrouva le chemin qu'il avait quitté pour conduire Ludovie, et pressa tellement son retour au couvent des Camaldules, qu'il arriva au moment où son oncle, prêt à fermer la porte, regardait de tous côtés s'il ne l'apercevrait point. L'oncle vou-

lut d'abord le gronder; mais il le pria d'attendre qu'il lui eût raconté son aventure, et lui montrant son or la paix fut bientôt faite. Son récit émerveilla tellement le vieux jardinier, qu'il se promit de joindre ses prières à celles que son neveu comptait faire à saint Romuald, pour la généreuse dame.

CHAPITRE VIII.

La duchesse émue, pensive, rentre dans son hôtel, donne ses ordres pour que personne ne soit admis près d'elle, et que l'on dise, si l'on vient s'informer de l'événement qui l'a séparée de la chasse, qu'elle s'est égarée; mais qu'ayant rejoint sa suite, elle est de retour; qu'elle est fatiguée et qu'elle repose. S'étant déshabillée elle congédie ses femmes, et, dans le silence qui règne autour d'elle, interroge son cœur et se demande quelle est la conduite qu'elle veut tenir. Ludovie se répète,

la romance de Roger; sûre de n'avoir oublié aucune de ses expressions, elle veut les conserver plus sûrement encore en les écrivant. Elle s'arrête pour lire ce qu'elle vient d'écrire, et lorsqu'elle a fini le dernier couplet, elle rêve, soupire, et s'écrie en joignant ses mains avec ferveur : « Oui! pieux Roger, je veux réaliser les vœux si purs de ton âme! Oui, vertueux Ludovic, tu es l'ange gardien de celle qui dans sa pensée t'avait déjà donné ce nom. Celle pour qui tu invoques le ciel ne le rendra point sourd à tes prières par le refus de ses grâces : oui, je le jure, Ludovie sera digne de l'image que tu as tracée; elle l'admire et saura lui ressembler, en remplissant les devoirs qu'elle n'a point trahis, mais qu'elle a négligés sans songer à

leur importance. L'élève de l'abbesse de Fontevrault, la fille de la duchesse de Limours, exemple de fidélité conjugale, ne s'écartera plus des sages leçons qu'elle a reçues, ni du beau modèle que lui offre une tendre mère. Noble et sensible Henri, je ne porterai plus la douleur dans ton âme; ce monde brillant, mais faux et léger, ne séduira plus mes yeux éblouis; l'orgueil de plaire ne me fera plus renoncer à l'estime; de frivoles plaisirs ne m'éloigneront plus du bonheur. Roger!.... Roger!.... ta voix m'éveille d'un songe magique. Ah! combien je m'abusais quand j'étais fière de ce qui devait un jour me coûter tant de regrets! Heureuse!.... heureuse encore d'échapper à ces piéges avant qu'il ne soit plus temps d'en sortir, sans avoir perdu l'estime de moi-même!

» Quel avenir sans entours, sans considération, sans intérêt, se prépare la femme qui ne suit aucune des lois que lui imposent la nature, la religion et la morale! Digne abbesse! reconnaîtriez-vous la modeste pensionnaire de Fontevrault dans Ludovie couverte de ces riches parures pour lesquelles prodiguant l'or qu'elle refuse à l'infortune, ne vivant qu'au milieu des fêtes, ne rapportant dans sa maison que le souvenir de ses succès et le désir de voler à des succès nouveaux, elle ne compte pas encore une bonne action dans sa vie! Dieu! quel portrait! dit la duchesse avec douleur, et c'est le mien! et j'étais assez enivrée pour me croire en droit de mériter l'admiration générale! et pourquoi?... Pour quelques attraits, que peu d'an-

nées m'enlèveront, qu'un simple accident peut me ravir. Que restera-t-il alors à celle qui n'a pas d'autre titre à ces hommages auxquels elle aura sacrifié ses liens, ses sentimens? Quel vide, quel abandon! que de remords vont la punir! Et c'est le sort que dans mon illusion je me préparais à moi-même!... Roger, ta main vertueuse a détaché le bandeau; il ne couvrira plus mes yeux, qui distinguent enfin la vérité de l'erreur! »

Ludovie, long-temps ensevelie dans ses pensées, restait en silence; elle songeait à sa mère, à son époux avec un mélange de tendresse et de repentir. « Oui, dit-elle, oui, j'irai vous rejoindre, vous que j'ai tant affligés, et qui ne vouliez que mon bonheur! Vous pardonnerez à Ludovie quand vous la

verrez revenir vers vous, empressée, attendrie. Je ne crains de vos généreux cœurs ni reproches, ni indifférence. Noble Henri, tu recevras dans tes bras ta Ludovie, que ramène vers toi la reconnaissance et la volonté de te rendre heureux!.. Et vous ma mère, et vous la meilleure des mères, vous la presserez avec amour sur votre cœur! »

Décidée fermement à rentrer dans la route du devoir, la duchesse sonne ses femmes; leur ordonne de préparer tout ce qui est nécessaire pour qu'elle puisse partir le lendemain dans la matinée. Ses ordres donnés, elle leur dit de la laisser seule. Son âme a besoin de prier celui qui inspire de bonnes résolutions et accorde la persévérance. Elle entre dans son oratoire, depuis long-temps abandonné; là, prosternée

devant l'image de la Vierge, exemple de pureté et d'humilité, exposant à ses regards divins toutes ses faiblesses et son repentir, elle implore son assistance, et éprouve le calme délicieux que donne toujours la prière.

Voulant se lever avec le jour, la duchesse va chercher quelques heures de sommeil, et passe la nuit la plus paisible dont elle ait joui depuis que tant d'agitations faisaient à la fois ses plaisirs et son tourment. A son réveil elle sentit cette joie tranquille que donne toujours la vertu. « Déjà, pensa-t-elle, je suis heureuse...... Ah! si l'on savait ce qu'il y a de douceur à remplir ses devoirs, qui serait assez l'ennemi de soi-même pour s'en écarter! »

Cependant la duchesse pense au Roi, à la promesse qu'elle lui a faite de

ne point s'éloigner sans l'en prévenir; peut-elle manquer à cet engagement sans manquer de respect et d'obéissance envers son souverain. Et s'il s'oppose à son départ, osera-t-elle braver sa défense? Ces réflexions la troublent pendant quelques momens; mais s'étant rappelée que dans la dernière lettre d'Henri il l'instruit qu'il a écrit au Roi pour refuser son rappel, Ludovie pense que le Roi trouvera qu'elle a dû partir sans hésiter. Néanmoins elle croît devoir écrire à madame de Maintenon, et lui demander un entretien particulier le plus tôt qu'elle pourra le lui accorder.

Ludovie envoya son billet dès qu'il fut écrit, et malgré l'heure matinale, au lieu d'y répondre, madame de Maintenon se rendit sur-le-champ

près d'elle. Aimant la duchesse, plaignant sa jeunesse, désirant contribuer à la sauver puisqu'il en était temps encore, elle se félicitait de la voir recourir à elle dans une position aussi délicate que celle où la plaçait l'exil de Limours; elle comptait lui dire ces paroles mémorables qu'elle adressa depuis inutilement à l'infortunée duchesse de Fontanges :

Ou vous aimez le Roi, ou vous ne l'aimez point. Si vous l'aimez vous devez le sauver et vous sauver avec lui; si vous ne l'aimez point l'effort doit moins vous coûter. Quoi qu'il en soit, l'effort de le quitter est une action bonne et louable.

En entrant dans l'hôtel, madame de Maintenon, voyant partout les apprêts d'un prochain départ, espéra n'avoir

que des louanges à donner et non des conseils. L'air de sérénité avec lequel la duchesse l'aborda, indice d'une conscience tranquille, l'en convainquit avant même qu'elle eût parlé..... Ludovie, l'ayant embrassée et tendrement remerciée de l'empressement que madame de Maintenon avait mis à lui accorder la faveur qu'elle désirait, lui ouvrit son cœur tout entier. Elle ne craignait pas que la vertu la plus austère en sondât dans ce moment tous les replis. « Je vais partir, ajouta-t-elle à cette première confidence; je crois ne devoir point prévenir le Roi avant de m'être éloignée; cependant je désire qu'il en soit instruit avant que l'on en parle publiquement à la cour : je désire que ce soit celle pour qui il a autant d'amitié que d'estime; celle à

qui il a accordé le droit de lui dire la vérité, et qui, par l'empire de la religion, par les charmes de la douceur et du sentiment, sait s'en faire écouter avec fruit, qui le prépare à cette séparation; quand elle lui dira : « La duchesse est partie parce qu'elle devait partir, et que tout ce qui est respectable le lui ordonnait, » lui-même approuvera ce que vous eussiez conseillé. »

Madame de Maintenon applaudit à tout ce qu'avait résolu la duchesse; lui présenta le tableau du bonheur calme et pur dont elle allait jouir, de la félicité sans nuage qu'elle préparait à son cœur, et de cet avenir, récompense éternelle d'une vie sans reproches. Après ce discours édifiant, elle demanda à Ludovie quel était le mo-

ment où elle avait fixé son départ. « Je n'attendais, répondit-elle, que le bonheur de vous avoir vue ; je serai partie dans une heure. Je n'emmène que Beauvais, Henriette et les domestiques indispensables ; les autres attendront ici les ordres qu'il plaira à leur maître de leur donner. Je veux éviter l'éclat, et que mon départ ne soit remarqué.

On ne peut agir avec plus de sagesse et de prudence assurément, dit madame de Maintenon. Le duc du Maine est souffrant ; le Roi, qui l'aime tendrement, viendra le voir en sortant de la chapelle ; je prendrai le moment où il viendra de prier et où je serai seule avec lui pour lui parler de vous. Partez sans regret et sans crainte. Je saurai ôter aux courtisans le plaisir

de former des conjectures, en leur annonçant moi-même que le duc, ayant refusé son rappel, vous avez été le rejoindre, sur le désir que lui et la duchesse votre mère en ont exprimé. Le Roi, j'en suis certaine, dira la même chose, parce qu'elle est vraie. Il faut lui éviter un premier mouvement de surprise; mais moi qui lis chaque jour dans son âme, je sais qu'il admire ce qui est vertueux, même quand il lui en coûte un sacrifice. Allez, belle et sage Ludovie, allez trouver le bonheur, et gardez-vous de regretter la cour où, sous les apparences de la joie, se cachent tant de mortelles douleurs, sous une feinte admiration tant de haine réelle; où tout est ambition et envie.»

Pressée de retourner près du charmant prince qui lui causait de vives in-

quiétudes, madame de Maintenon dit adieu à la duchesse, lui promit de lui écrire, la félicita de nouveau et la laissa donner ses derniers ordres.

A peine madame de Maintenon s'était-elle éloignée qu'Henriette apporta une lettre de madame de Saint-Sauveur qui, dit la femme-de-chambre, était au désespoir, et demandait avec les plus vives instances de venir se jeter aux genoux de sa maîtresse. Ludovie, indignée qu'elle eût encore l'audace de vouloir paraître à ses yeux après la défense qu'elle en avait reçue et les criminels desseins qu'elle avait osé former, prit la lettre, et sans l'ouvrir écrivit sur l'enveloppe : *Portez ailleurs vos basses adulations et vos conseils corrupteurs; je ne veux ni vous lire ni vous voir.* Ayant rendu

la lettre, la duchesse ordonna qu'en la lui remettant elle fût chassée de l'hôtel.

Puissent tous ceux qui cherchent à séduire l'innocence éprouver le même châtiment!

Une heure après, la duchesse était déjà en voiture, et, le cœur plein d'une innocente joie, traversait Paris sans accorder un regret à tout ce qu'elle abandonnait.

Le voyage se faisait rapidement, mais la duchesse avait le temps de réfléchir, et sa pensée se portait avec attendrissement vers ceux à qui sa présence, sans être annoncée, causerait une douce surprise... « Peut-être, pensait-elle, sont-ils assez justes pour y compter. O Roger!... vos paroles sont là sur mon cœur et dans mon cœur.

Qu'il m'est doux de savoir que la religion a fermé les blessures de l'amour; que vous estimez Ludovie et que vous priez pour elle! Un jour elle sera digne de prier pour vous. »

Plus la duchesse approche de la Provence, plus elle croit trouver une existence nouvelle. Son âme s'épanouit, son imagination se calme; l'aspect de la campagne, l'aurore, le coucher du soleil, qu'elle n'a jamais vus, la ravissent. Voilà Montargis, et plus haut, sur la rive droite de la Durance, est l'antique château de Limours. Enfin elle arrive sans avoir permis à son courrier de la devancer; elle a quitté même sa voiture à quelques pas du château, et s'élance vers le salon, que le concierge, à qui elle s'est adressée, lui indique, et qui, par son ordre, ne l'a point suivie.

Elle entre, et va se jeter aux genoux de la duchesse, en disant : « Ma mère, c'est Ludovie. » La duchesse l'a déjà entourée de ses bras caressans... « Ma fille, dit-elle, *je t'attendais!* — O ma mère! bénissez votre enfant! » Et Blanche, élevant ses mains tremblantes d'émotion sur le front soumis de Ludovie, implore pour elle les faveurs du ciel. Quittant les genoux de sa mère, s'avançant vers son époux, qui la contemple, et qui éprouve une agitation inexprimable, elle lui dit avec la plus grande sensibilité : « Henri, c'est ta Ludovie qui te tend les bras; ouvre les tiens pour la recevoir; elle est à toi! » Éperdu d'amour et de joie, le duc se livre pour la première fois aux plus doux transports... « Ludovie!.. ma Ludovie, disait-il; tu es à moi!.. — Oui, ré-

pondait-elle... à ma mère, à mon époux, et sans partage!... » Prenant alors la main de sa mère, l'unissant dans les siennes à celles d'Henri : « Oubliez tous deux quelques momens de folie, ils ne renaîtront plus ; je passerai toute ma vie à en effacer le souvenir. » De tendres caresses, de douces larmes répondirent à ces paroles ; une trop vive émotion ne permet pas de s'exprimer, mais sa muette éloquence était plus persuasive que les discours : elle se modéra par degré, et fit place à des sentimens délicieux. Dans le calme des sens on entend mieux son cœur, on jouit mieux de sa félicité. Ce jour fut le plus beau des jours pour Blanche, Henri et Ludovic ; le lendemain fut plus heureux encore, et chaque instant semblait ap-

porter aux deux époux, à leur mère, une jouissance nouvelle.

Une lettre de madame de Maintenon vint ajouter encore au bonheur de Ludovie; elle lui apprenait que le Roi, non-seulement avait approuvé sa conduite, mais que le soir du même jour de son départ, il y avait applaudi devant toute sa cour dans les termes les plus flatteurs; que la Reine, ayant joint son éloge à celui du Roi, s'était plue à rappeler le bel exemple de fidélité conjugale qu'avait donné et que donnait encore avec tant de constance la duchesse douairière. Louis XIV, non content de rendre à Ludovie cet hommage public de son admiration, envoyait à Limours son rappel et la promesse du cordon bleu à la prochaine fête du Saint-Esprit.

Ludovic pouvait jouir de ces louanges. Elles étaient accordées à la vertu, elles étaient le prix de la sagesse, et non celui de sa vanité. Après avoir montré cette lettre à sa mère et à Henri, voulant jouir en quelque sorte de la liberté que leur accordait le Roi, elle leur proposa de quitter l'antique château de Limours, qui, malgré les embellissemens que Blanche y avait fait faire autrefois, était dégradé dans toutes les parties des bâtimens qu'elle n'avait point eu le temps de faire relever, et d'aller s'établir au riant Montargis. Cette proposition fut acceptée avec joie; peu de jours après ils habitèrent cette belle demeure que Blanche ne regrettait pas entre sa fille et son fils, mais dont elle était contente de les voir jouir. Voulant offrir à

leur jeunesse tous les amusemens qu'il dépendait d'elle de leur procurer, la duchesse rappela les plaisirs dans le séjour où ils aimaient à reparaître. Les fêtes champêtres, les concerts, la danse, les joûtes, les courses attirèrent, comme autrefois, la noblesse provençale; Blanche redevint encore l'heureuse Blanche.

Ce fut de cette demeure enchantée que Ludovie répondit à madame de Maintenon, la suppliant d'offrir au Roi sa respectueuse reconnaissance, et de lui dire l'usage qu'elle avait fait de la grâce qu'il leur avait accordée. Elle ne termina point sa lettre sans peindre avec une naïveté touchante le bonheur d'âme dont elle jouissait au sein de la paix et dans une vie sensible et innocente. Madame de Main-

tenon ayant communiqué cette lettre au Roi, il en fut sensiblement attendri. Un sentiment généreux le porta à se féliciter lui-même de n'avoir pas séduit un cœur fait pour la vertu. Madame de Maintenon, qui voulait sincèrement le salut de son Roi, applaudit à ce retour sur lui-même, chercha à le ramener à la religion et y réussit par la suite; mais il devait encore céder à une passion qui eut toujours tant d'empire sur les plus grands hommes. Louis XIV devait encore ressentir l'amour et l'inspirer. La fin prématurée de la belle duchesse de Fontanges, morte à vingt ans, en disant au Roi qui fondait en larmes : *Je meurs contente, puisque mes derniers regards ont vu pleurer mon Roi*, lui fit une salutaire impression. Louis XIV

fut long-temps à se remettre du douloureux spectacle de cette mort ; il se représentait sans cesse cette jeune beauté mourante, n'offrant à Dieu qu'un cœur encore palpitant d'amour, malheureuse peut-être pour l'éternité, et malheureuse par sa faute. Il éprouvait d'amers repentirs, et de ce moment renonça à des faiblesses, seule ombre qui existât sur le caractère et la gloire du Roi admiré de l'univers. S'attachant tout entier à la religion, qu'il avait toujours respectée, mais dont ses passions l'avaient souvent écarté, il ne songea plus qu'à se réconcilier avec le Dieu bienfaisant qui lui avait accordé un règne aussi glorieux. Son estime, sa confiance pour madame de Maintenon s'augmentèrent avec les sentimens pieux qu'elle développa dans son âme.

Tandis que ces événemens occupaient la cour, les habitans de Montargis ne songeaient plus à elle. Ludovie, sans recourir à l'art et sans autre éclat que celui qu'elle tenait de la nature, charmait les seuls regards auxquels elle désirait plaire. En arrivant à Montargis, elle avait écrit à l'abbesse de Fontevrault un sincère aveu de ses torts, et en même temps lui faisait part des résolutions qu'elle avait prises. La réponse de l'abbesse arriva promptement; et si Ludovie avait eu besoin de puiser de nouvelles forces dans de sages conseils, elle les eût trouvés dans cette correspondance, qui ne fut point interrompue, madame de Maintenon continuant toujours à lui écrire des lettres édifiantes et aimables.

La naissance d'un fils ne laissait

presque plus rien à désirer à sa mère. Henri, heureux époux, heureux père, remerciait le ciel et Ludovie. Blanche voyait ses vertus récompensées par le bonheur et les vertus de ses enfans. Une fille, second et tendre présent de l'hymen, devint un nouvel objet de joie et d'amour. Ne donnant plus au luxe, la duchesse employait les revenus qu'elle lui avait d'abord sacrifiés à secourir les infortunés. On sait déjà qu'il n'en existait plus dans les lieux qu'habitait la généreuse Blanche. Mais le duché de Limours, abandonné depuis long-temps par ses possesseurs, offrait à la bienfaisance une longue misère à secourir. Des hospices pour la vieillesse et pour la souffrance, des écoles pour l'enfance et la jeunesse, des manufactures rendi-

rent à ces vastes domaines le travail et l'abondance.

Ludovic s'étonnait d'avoir oublié quelque temps que le vrai bonheur est dans la pratique des vertus. Souvent, en regardant son époux et sa mère, et en pressant avec tendresse ses deux enfans sur son cœur, elle se disait : « Roger, tes vœux sont accomplis; je suis heureuse épouse, heureuse mère!... Je dois révérer toujours ton souvenir, et n'oublier jamais le *Page* et la *Romance*.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

NOTICE

SUR

QUELQUES PERSONNES CÉLÈBRES

DONT IL EST PARLÉ DANS CE ROMAN.

ANNE D'AUTRICHE.

ANNE D'AUTRICHE, fille aînée de Philippe II, roi d'Espagne, épousa Louis XIII le 25 septembre 1615, et fut mère de Louis XIV et de Philippe d'Orléans. Elle eut la régence du royaume pendant la minorité du Roi, âgé de cinq ans. Le parlement la lui donna par un arrêt du mois de mai 1643, et cassa le testament de Louis XIII.

Cette princesse, qui réunissait à la beauté

les plus grandes vertus, la bonté, la bienveillance et la douceur, éprouva dans sa vie des vicissitudes sans nombre, qu'elle supporta avec courage. Le cardinal Mazarin, qui avait toute sa confiance, gouverna despotiquement le royaume sans que son administration causât d'abord le plus léger murmure. Les victoires du duc d'Enghien, si célèbres sous le nom du grand Condé, faisaient l'allégresse publique, et rendaient la régente respectable. Mais l'avidité de Mazarin, l'augmentation des impôts, l'ambition des grands, préparaient une guerre civile. Les grands seigneurs, irrités de ce que la Reine avait fait un étranger le maître de la France et le sien, excitèrent des séditions. Tantôt tourmentée par un ministre impérieux, la Reine était l'objet de l'adoration du peuple; tantôt outragée par le même peuple, devenu frondeur et mutin, elle se vit contrainte à fuir de Paris et d'implorer le secours du grand Condé.

Anne d'Autriche était bonne et indulgente, mais pleine de noblesse et de dignité;

elle était spirituelle, et à de beaux traits joignait beaucoup de grâces; c'est à elle que la cour de France doit en partie les agrémens et la politesse qui la distinguaient de toutes les cours de l'Europe, sous Louis XIV.

Les troubles s'étant pacifiés, Anne d'Autriche passa les dernières années de sa vie dans le calme de la vertu; elle fit bâtir la magnifique église du Val-de-Grâce, et mourut en 1666, âgée de soixante-quatre ans.

Pendant la longue et douloureuse maladie qui l'enleva à ses peuples et à ses enfans désolés, elle montra la plus grande patience. Les personnes qui l'approchaient ne s'apercevaient de ses cruelles souffrances qu'à ses mouvemens involontaires, et trouvaient toujours sur son visage le sourire de la bienveillance. Voyant sa fin s'approcher, elle remplit les devoirs de sa religion avec une ferveur qui édifia toute la cour; le Roi, la Reine, Monsieur, Madame, ne la quittèrent pas jusqu'à son dernier soupir. Elle témoignait par ses regards attendris combien leurs soins lui

étaient chers; les larmes de ses enfans la consolaient. Elle ne laissa voir de l'attachement à la vie que pour eux, et fit sentir que la royauté n'entrait pour rien dans ses regrets.

Le Roi la pleura amèrement et avec raison; aucune femme n'a porté plus loin qu'elle les attentions maternelles. Malgré les craintes et les embarras que lui causaient les guerres civiles, elle ne chargea personne des soins qu'elle pouvait prendre elle-même. C'était la Reine qui présidait aux premières leçons de l'enfance du Roi; elle y joignait des instructions particulières. Elle veillait assidûment à ne pas souffrir auprès de son fils des personnes capables de lui faire prendre des habitudes vicieuses, et voulant lui faire perdre la sécheresse qu'il tenait de Louis XIII, elle parvint à lui donner, sinon l'extrême douceur de caractère, qu'elle portait au plus haut degré qu'aucune personne de son rang et de son sexe, au moins cette urbanité qui le rendait, quand il le voulait, *le plus* adorable des monarques. Tout en lui inspirant

des sentimens nobles et élevés, elle l'accoutumait à ne pas se laisser éblouir par l'éclat d'une couronne; elle grava dans son cœur un respect sincère pour la religion, et n'éleva pas dans des principes moins pures son second fils. Enfin, elle sut à la fois occuper dignement le trône, embellir sa cour, mériter l'admiration et les regrets de toute la France.

BEAUVILLIERS.

François de Beauvilliers, duc de Saint-Aignan, était membre de l'Académie française, et naquit en 1607; très-jeune, il remporta le prix, à Caen, pour l'Immaculée Conception. Il s'était distingué dans plusieurs batailles, et ce fut en sa faveur que le Roi érigea en duché-pairie sa terre de Saint-Aignan. Chargé souvent de diriger les fêtes de la cour, il en traçait les plans et les fai-

sait exécuter avec autant d'intelligence que de goût. On a de lui plusieurs pièces de poésies qui ont été recueillies, et qui méritaient de l'être; elles se trouvent éparses dans les anciens Mercures, dans les Œuvres de madame des Houlières et de Scarron. Il mourut en 1687. Son fils aîné, Paul, duc de Beauvilliers, premier gentilhomme de la chambre, avait été gouverneur du duc de Bourgogne, père de Louis XV.

BENSERADE.

Benserade plaisait beaucoup à la cour par son esprit, sa figure, par sa conversation et sa plaisanterie fine, qui flattait ceux-mêmes sur lesquels il l'exerçait. Quoiqu'il vécût familièrement avec les grands seigneurs, il observait avec eux une continuelle circonspection, et elle lui fut utile. Deux ministres le

comblèrent de biens, Richelieu, dont il se disait parent, et Mazarin, dont il loua avec art quelques vers italiens qu'il ne connaissait pas, et qu'il n'eût pas su traduire. Benserade excella dans les vers des ballets qu'il fit pour la cour, avant que Mazarin y eût amené l'opéra. Il sut plaire à Louis XIV, qui le combla de bienfaits, et lui donna mille louis pour les tailles-douces de ses rondeaux sur les Métamorphoses d'Ovide, ouvrage qui ne méritait pas cette libéralité. Il inspira un autre rondeau épigrammatique valant mieux que tous les siens.

Benserade se dégoûta de la cour et des muses, et se retira, sur la fin de sa vie, à Gentilli; là, sa seule occupation était d'orner et de cultiver son jardin. Il avait embelli sa retraite de diverses inscriptions; on lisait en y entrant :

Adieu fortune, honneurs; adieu vous et les vôtres,
Je viens ici vous oublier :
Adieu toi-même, amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier.

Sa vieillesse fut douce et chrétienne; il mourut d'un accident, à Paris, âgé de soixante-dix-huit ans, en 1691. Il était de l'Académie.

Seneçay composa sur Benserade ce portrait ressemblant, quoique un peu flatté :

Ce bel esprit eut trois talens divers
Qui trouveront l'avenir peu crédule.
De plaisanter les grands il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers.
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

Benserade, pour avoir eu pendant sa vie une réputation au-dessus de son mérite, est peut-être aujourd'hui moins estimé qu'il ne vaut. La postérité se montre toujours sévère pour les auteurs dont les contemporains ont été très-légèrement enthousiastes. On ne peut refuser à Benserade une rare facilité à composer des vers sur toutes sortes de sujets.

BOSSUET.

Bossuet, né à Dijon, en 1627, d'une famille de robe noble et ancienne, annonça dès son enfance tout ce qui devait, dans la suite, lui attirer l'admiration publique. Le désir ardent de s'instruire lui faisait oublier jusqu'aux amusemens de son âge; au collège il remporta tous les prix. Annoncé comme un prodige aux beaux esprits de l'hôtel de Rambouillet, il y fit, devant une assemblée nombreuse et choisie, un sermon impromptu sur un sujet qu'on lui donna. Il parla avec autant d'éloquence que s'il eût été préparé. Le prédicateur n'avait que seize ans; le sermon dura jusqu'à minuit, ce qui fit dire à Voiture, si fécond en bons mots, que l'on n'avait jamais prêché *ni sitôt ni si tard*. A peine âgé de vingt-cinq ans, il reçut à la Sorbonne le bonnet de docteur.

Bossuet s'attacha surtout à l'instruction des protestans; il en ramena un grand nombre à la foi catholique.

Son carême de 1666, son avent de 1668, prêchés pour convertir le maréchal de Turenne, nouvellement réuni à l'église catholique, lui valurent l'évêché de Condom. Le Roi, en 1670, lui confia l'éducation du Dauphin. Il devint premier aumônier de madame la dauphine en 1680, et évêque de Meaux en 1681.

Bossuet, membre de l'Académie française, est le premier modèle que nous ayons eu d'une éloquence égale et quelquefois supérieure à celle des Grecs et des Latins.

Son discours sur l'histoire universelle est un chef-d'œuvre qui réunit tout à la fois ce que le génie a de plus sublime, la morale de plus persuasif et de plus brillant, l'art de plus étonnant. Le sujet en est grand, l'expression toujours proportionnée à la dignité de la matière. Malgré les difficultés qui se présentaient dans un discours dont le but était de

développer le chaos du temps, de suivre, pour ainsi dire, pas à pas la marche de la sagesse divine, et de lui tout rapporter, quelle rapidité dans la narration! quel ordre dans la marche! quelle étendue et quelle profondeur dans les vues! quelle sagacité dans les réflexions! que la religion est respectable, lumineuse et consolante sous son pinceau!

Si Bossuet n'eût dans son discours sur l'histoire universelle ni modèles ni imitateurs, ses oraisons funèbres sont encore un nouveau triomphe pour sa gloire; présenter des tableaux qui touchent, qui épouvantent, qui éclairent; annoncer des vérités, confondre l'orgueil, instruire les vivans par l'exemple des morts, voilà le but de ces sortes de discours, et celui que Bossuet a rempli avec une perfection inimitable.

BRANCAS.

Louis de Brancas, marquis de Cereste, issu de l'illustre famille des Brancacio, originaire de Naples, et établie en France depuis 1378, servit avec gloire par mer et par terre, sous Louis XIV et sous Louis XV. Il fut employé à plusieurs ambassades. Louis XV, pour prix de ses services, l'honora du bâton de maréchal. Il mourut en 1750, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il était de la même famille, mais d'une autre branche que les Villars-Brancas.

LE GRAND CONDÉ.

Louis II de Bourbon, prince de Condé, premier prince du sang et duc d'Enghien,

naquit à Paris en 1621, d'Henri II, prince de Condé. Il montra un génie précoce. Le cardinal de Richelieu dit un jour à Chavigné : *Je viens d'avoir avec le duc d'Enghien une conversation de deux heures sur la guerre, sur la religion et les princes; ce sera le plus grand capitaine de l'Europe, le premier homme de son siècle, et peut-être des siècles à venir.*

Condé était né général; l'art de la guerre était en lui un instinct naturel. A vingt-deux ans, en 1643, il gagna la fameuse bataille de Rocroi sur les Espagnols, commandés par le comte de Fuentes. Un général français, jaloux de sa gloire, mais bas et flatteur, lui dit après la bataille : *Que pourront dire à présent les envieux de votre gloire? — Je n'en sais rien*, répondit le prince en souriant; *je voudrais bien vous le demander.* Sa victoire fut suivie de la prise de Thionville. L'année suivante, en 1644, il passa en Allemagne, attaqua le général Merci, retranché sur deux éminences vers Fribourg,

livra trois combats en quatre jours, et fut trois fois vainqueur, se rendit maître de tout le pays de Mayence et de Landau. Le maréchal de Turenne, auquel il laissa son armée, ayant été battu à Mariendal, Condé vole reprendre le commandement, et joint à l'honneur de commander Turenne celui de réparer sa défaite, attaque de nouveau Merci dans les plaines de Nortlingue, et remporte une victoire complète le 3 août 1645 : le général Merci resta mort sur le champ de bataille, et Glesne, qui commandait sous lui, fut fait prisonnier. La gloire du duc d'Enghien fut à son comble. L'année suivante il prit Dunkerque; mais la cour le retira du théâtre de ses conquêtes pour l'envoyer en Catalogne; n'ayant que de mauvaises troupes, il fut obligé de lever le siége de Lérida. Les affaires chancelantes du Roi l'obligèrent à le rappeler en Flandre. L'archiduc Léopold, père de l'empereur Ferdinand III, assiégeait Aire en Artois; Condé, rendu à des troupes accoutumées à vaincre sous lui, tailla

en pièces l'armée ennemie. Sa harangue à ses troupes avait été aussi courte que sublime : *Amis, souvenez-vous de Rocroi, de Fribourg et de Nortlingue.* Mais, tandis que Condé comptait chaque année de sa jeunesse par des victoires, le ministère de Mazarin occasionait une guerre civile qui déchirait Paris et toute la France. Le cardinal s'adressa à lui pour l'apaiser ; la Reine l'en pria les larmes aux yeux. Condé termina ces querelles dans une conférence à Saint-Germain-en-Laye ; mais cette paix ayant été rompue par les factieux, il mit le siége devant Paris, défendu par un peuple innombrable ; avec une armée de sept à huit mille hommes, il fit rentrer dans la capitale le Roi, la Reine et Mazarin, qui oublia bientôt ce bienfait. Ce ministre ambitieux, jaloux de la gloire que s'était si justement acquise le duc d'Enghien, et redoutant son libérateur, le fit renfermer à Vincennes le 18 janvier 1668, et le fit transférer de prison en prison, et enfin lui rendit sa liberté. La cour crut lui faire oublier cette

injustice en le nommant au gouvernement de Guienne. Condé, par malheur pour sa gloire, ne s'y rendit qu'avec une vive ardeur de vengeance. Il se ligua avec l'Espagne contre la France, et courut de Bordeaux à Montauban, prenant les villes et grossissant partout son parti. Il vola à cent lieues de là se mettre à la tête d'une armée commandée par les ducs de Nemours et de Beaufort, attaque le maréchal d'Hocquincourt, général de l'armée royale campée près de Gien, lui enlève tous ses quartiers, et l'eût entièrement défait si Turenne ne fût venu à son secours. Après ce combat, il vole à Paris, mais il rencontre de nouveau Turenne, et le succès eût tourné contre lui, si les Parisiens ne lui eussent ouvert leurs portes ainsi qu'à son armée. Après d'autres exploits, et battu encore par Turenne à la journée des Dunes, la paix des Pyrénées rendit ce héros à la France. Revenu tout entier à sa patrie, qu'il regrettait d'avoir combattue, le prince de Condé la servit avec le même courage et les mêmes

triomphes dans la conquête de la Franche-Comté en 1668, et dans celle de la Hollande en 1672. En 1674, il défit l'armée des alliés à la célèbre bataille de Senef. Il délivra Oudenarde, et, après la mort de Turenne en 1675, continua la guerre d'Allemagne avec gloire. On ne peut mieux finir cet article que par le parallèle de Condé et de Turenne fait par l'éloquent Bossuet : « *Cela a été dans notre siècle un grand spectacle que de voir en même temps et dans la même compagnie ces deux hommes que la voix de toute l'Europe égalait aux plus grands capitaines des siècles passés; et afin que l'on vit toujours ces deux grands hommes de nobles caractères, mais divers, l'un, emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays; l'autre, élevé au comble de la gloire, meurt dans son lit en chantant les louanges du Seigneur, instruisaut sa famille, et laissant tous les cœurs remplis de l'éclat de sa vie et de la douceur de sa mort.* »

COUCY.

Le nom de Coucy est célèbre par son antique noblesse. Raoul de Coucy, guerrier fameux, d'une famille illustre par elle-même et par ses grandes alliances, tirait son nom de la terre de Coucy dans l'Isle-de-France. Raoul servit avec gloire sous Philippe-Auguste, suivit ce roi en Palestine, et perdit la vie au siége de Saint-Jean-d'Acre; de là, dit le roman, se voyant blessé à mort, il chargea son écuyer, dès qu'il serait retourné en France, de remettre à Gabrielle de Vergy, dame du Fayel, qu'il avait tendrement aimée, une lettre de sa main et un coffret d'argent dans lequel il fit promettre à l'écuyer de renfermer son cœur après sa mort. On sait par les tragédies de du Belloy, d'Arnaud, que le seigneur du Fayel fit manger à sa femme en ragoût le cœur de celui qui l'avait tant aimée,

que dès lors elle résolut de se laisser mourir de faim. Son époux, tourmenté par ses regrets et ses remords, la suivit au tombeau vers l'an 1191.

Le bisaïeul de Raoul, Thomas de Coucy, s'était fait connaître par son caractère guerrier et féroce. Voulant s'emparer de l'église d'Amiens, il tua trente hommes de sa main. Ayant excité la colère de Louis le Gros par sa violence, ce roi alla l'assiéger dans son château de Coucy; Thomas fut tué pendant le siége par Raoul, comte de Vermandois.

Enguerrand de Coucy, troisième fils de Thomas, était un homme superbe, et qui disait dans son orgueil : *Je monterai sur le trône.* Il se ligua avec Henri III, roi d'Angleterre, sous la reine Blanche, qui le lui pardonna lorsqu'il fut rentré dans le devoir. Enguerrand, quatrième petit-fils de Raoul, mourut sans enfans en 1350. Ses biens passèrent à ses neveux. De cette seconde maison des seigneurs de Coucy était Enguerrand VII, qui servit avec gloire Charles V

et Charles VI. Charles V lui offrit l'épée de connétable; il la refusa en disant que *Clisson était plus digne que lui de la porter.* Il fut blessé à Nicopoli dans une expédition contre les infidèles, et mourut à Burse des suites de ses blessures en 1397. Ce héros n'ayant laissé que des filles de ses deux mariages, l'un, avec la fille d'Edouard III, roi d'Angleterre, l'autre avec Isabelle de Lorraine, la deuxième maison de Coucy fut éteinte. Il resta une troisième branche non moins distinguée que les deux premières.

DES HOULIÈRES.

ANTOINETTE DE LA GARDE DES HOULIÈRES naquit à Paris en 1638. La nature l'avait favorisée de tous ses dons. Elle était belle, aimable, vertueuse, et joignait les talens aux grâces; le poète Hesnault lui donna les premières leçons de l'art des vers; l'élève surpassa

le maître. Guillaume de Lafon, seigneur des Houlières, lieutenant de roi à Doulens en Picardie, l'ayant épousée, fut si vivement épris des charmes de sa jeune épouse, que lorsqu'elle fût arrêtée prisonnière à Bruxelles et conduite comme criminelle d'état au château de Wilvorden, ayant tout à craiudre pour sa vie des Espagnols, il exposa ses jours pour la sauver, s'introduisit par adresse dans le château, la délivra, et prit la route de France avec elle.

Madame des Houlières mourut en 1694, âgée de cinquante-six ans. Elle s'était vainement essayée dans la tragédie, et fit tort à son jugement par ses vers et ses cabales contre Racine; mais ses poésies légères sont pleines de douceur, d'abandon et d'agrémens; ses idylles offrent le modèle des poésies bucoliques; elle a su réunir le naturel de Théocrite aux grâces de Virgile, à la délicatesse de Moschus, et à la finesse de Bion. Ses vers philosophiques ont une profondeur de pensée admirable ou une tou-

chante mélancolie. De tous les éloges qu'on lui a donnés, aucun n'est plus ingénieux que ces quatre vers pour son portrait :

Si Corine en beauté fut célèbre autrefois,
Si des vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang peuvent tenir au temple de mémoire
Les vers que tu vas lire et les traits que tu vois?

Elle est de toutes les femmes qui ont cultivé les muses, celle dont on a retenu le plus de vers. On cite tous les jours de ses maximes, entre autres celle-ci sur le jeu :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Et celle-ci sur l'amour-propre :

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Sa touchante allégorie à ses enfans respire la tendresse et la touchante mélancolie. Les derniers vers ont de l'harmonie et de la pompe ; ils lui obtinrent une médiocre pension : elle était veuve, mère et sans fortune.

ESCORAILLES.

Marie-Angélique d'Escorailles de Rouvelle naquit en 1661, d'une famille noble du Rouergue; elle était fille d'honneur de Madame. Belle *comme un ange*, mais, dit l'abbé de Choisy, *sotte comme un panier*, elle n'en subjugua pas moins, par sa jeunesse et ses charmes, le cœur de Louis XIV; elle ne connut pas plus tôt la passion qu'elle inspirait, qu'elle se livra tout entière à la hauteur et à la prodigalité qui étaient dans son caractère; et quoiqu'elle dût sa place près de Madame à madame de Montespan, elle l'accabla de dédains. Cette belle personne, que Louis XIV fit duchesse de Fontange, adorait sincèrement le Roi; étant à la chasse avec lui, ses superbes cheveux s'étant détachés, elle les fit renouer avec un ruban dont les nœuds tombaient sur son front. Le

Roi ayant admiré cette coiffure, elle prit faveur à la cour, et passa, avec le nom de la favorite, dans toute l'Europe. Elle mourut en couche, à vingt ans. On eut l'injustice d'accuser madame de Montespan de l'avoir fait empoisonner. On lui appliqua ces deux vers de Malherbe :

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

HENRIETTE D'ANGLETERRE.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, était la dernière fille de Charles Ier et de Henriette de France; elle naquit à Excester, en 1644, dans le temps où le Roi son père était aux prises avec des sujets ingrats et rebelles. Sa mère lui donna le jour dans un camp, au milieu des ennemis qui la poursuivaient; obligée de fuir, elle laissa sa fille,

qui resta prisonnière quinze jours après sa naissance. Au bout d'environ deux ans, elle fut heureusement délivrée par l'adresse de sa gouvernante. Élevée en France, sous les yeux de sa mère, elle étonna bientôt par les agrémens que l'on découvrit dans son esprit et dans sa personne. Philippe de France, duc d'Orléans, frère de Louis XIV, l'épousa en 1661. Madame avait l'esprit solide et délicat, du bon sens, du goût, l'âme grande, juste, éclairée; elle mêlait dans toute sa conversation à beaucoup d'esprit une douceur naturelle, qu'on ne trouvait pas dans les autres princesses. Elle savait gagner tous les cœurs par cette affabilité et cette aimable bienveillance qu'on aime à rencontrer dans les personnes de son rang. Elle mourut à l'âge de vingt-six ans, au retour d'une négociation dont Louis XIV l'avait chargée auprès de son frère, le roi d'Angleterre. Cette mort subite et prématurée lui fit croire à elle-même qu'elle avait été empoisonnée. La division qui régnait souvent entre elle et Monsieur,

le peu de regrets qu'il éprouva après sa mort, donnèrent de la force à ce soupçon. Duclos assure, dans son Mémorial, que ce fut le chevalier de Lorraine, favori de Monsieur, qui lui donna du poison dans un verre d'eau de chicorée. D'autres historiens assurent que ce crime n'a jamais été commis. Cette mort déplorable a été le sujet d'une des plus belles oraisons funèbres de Bossuet.

LOUIS XIV.

Ce fut en 1643, et dès l'âge de cinq ans, que Louis XIV commença ce long règne qui réunit tous les genres de gloire.

Cinq jours après que le jeune Roi fut monté sur le trône, ses armées étaient partout victorieuses; le duc d'Enghien battait les Espagnols dans les plaines de Rocroi, et s'emparait de Thionville, tandis que l'amiral de Brézé dissipait leurs flottes devant Cartha-

gène, que le duc d'Orléans soumettait Graveline, et que le maréchal de Turenne, triomphant des Bavarois, prenait Philisbourg et trente villes d'Allemagne.

Louis XIV, beau, vaillant, spirituel, magnifique, juste, bienveillant et généreux, se présente aux yeux de la postérité comme un génie protecteur autour duquel se rassemblent une foule de héros, de poètes, d'orateurs, de peintres célèbres; des triomphes, des chefs-d'œuvre, des monumens brillent de toutes parts; les Académies, les Invalides, l'Observatoire, le canal du Languedoc, les châteaux des Tuileries, de Marly, de Trianon, de Versailles, l'établissement de Saint-Cyr, prouvent à la fois la splendeur, le goût, la bienfaisance du Monarque, lui ont valu le titre de *Grand*, et ont donné son nom au plus beau siècle dont s'honore la France. Ce noble caractère ne fut pas sans défaut, mais sa fierté, son impétuosité tenaient à l'élévation même de son rang et de son âme. Cette vie de gloire ne fut pas

sans faiblesses, mais elles tenaient à la sensibilité de son cœur. Appliqué aux affaires, sacrifiant ses plus doux plaisirs aux devoirs qu'il s'était imposés lui-même, il était d'une régularité parfaite dans l'emploi de ses momens. D'abord rempli de confiance, il devint soupçonneux parce qu'il fut trompé; mais toujours juste, il renonçait à ses préventions aussitôt qu'il en reconnaissait l'erreur. Si on lui reproche d'avoir trop aimé la guerre, il se l'est reproché à lui-même; et si on blâme les sommes immenses qu'il sacrifia en monumens, il faut admirer ce qu'il a fait pour la gloire et la prospérité de la France. Ce grand Roi, ce grand homme était le meilleur et le plus doux des maîtres : un d'entre ses gens l'ayant fait attendre pour s'habiller, comme le supérieur s'apprêtait à le taxer de négligence : *Laissez-le*, dit-il, *il en est assez fâché*. Cette patience, qui triomphait de sa vivacité naturelle, tenait à la ferme volonté de ne jamais rien dire de désobligeant; s'il était forcé de réprimander, c'était

toujours sans sécheresse, rarement avec sévérité. Louis XIV aimait à s'entourer d'une cour nombreuse. Il avait une mémoire excellente, don précieux pour un Roi dont le souvenir est si flatteur. On l'admirait dans toute l'Europe, on l'adorait dans la France. Il mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, ayant eu la douleur de survivre à son fils, Louis de France, dit le Grand Dauphin, et à son second fils, Louis de France, duc de Bourgogne, puis dauphin et père de Louis XV, dit le *Bien-Aimé*, qui hérita du trône à l'âge de trois ans.

MAINTENON.

Françoise d'Aubigné, marquise de Maintenon, petite-fille de Théodore d'Agrippa d'Aubigné, naquit en 1635, dans une prison de Niort, où étaient renfermés Constant d'Aubigné, son père, et sa mère, Anne de

Cardillac, fille du gouverneur de Château-Trompette, à Bordeaux. Françoise d'Aubigné était destinée à éprouver toutes les vicissitudes de la fortune. Menée dès l'âge de trois ans en Amérique, laissée, par la négligence d'un domestique, sur le rivage, prête à être dévorée par un serpent, ramenée orpheline à l'âge de douze ans, élevée avec la plus grande dureté par madame de *Neuillant*, sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser Scarron, qui logeait près d'elle, rue d'Enfer. Ce poète burlesque et cul-de-jatte, mais dont le cœur était sensible et généreux, lui proposa de la doter ou de devenir sa femme. Mademoiselle d'Aubigné, par reconnaissance, prit ce dernier parti, et, à peine âgée de seize ans, elle épousa ce poète, qui, presque sans fortune et perclus, réunissait chez lui ce que la cour et la ville avait de plus aimable. Dans cette brillante société, sa jeune épouse se fit aimer et estimer par les charmes de sa conversation, par son esprit, par ses vertus et sa modestie. A la mort de son mari,

Mazarin lui ôta la pension qui était son unique fortune. Une princesse de Portugal, élevée à Paris, l'appela près d'elle, pour lui confier l'éducation de ses enfans. Avant de partir, elle se fit présenter à madame de Montespan, alors favorite du Roi, et lui dit qu'elle n'avait pas voulu quitter la France sans en avoir vu la merveille. Ce compliment devint la source de son étonnante fortune. Madame de Montespan, flattée, lui répondit qu'il fallait qu'elle restât en France, se chargea de présenter pour elle un placet au Roi, qui s'écria : « Encore *la veuve Scarron! N'entendrai-je jamais parler d'autre chose? — Sire*, répondit madame de Montespan, *il y a long-temps que vous ne devriez plus en entendre parler.* » La pension fut accordée. Madame Scarron alla remercier la favorite, qui, toujours plus charmée de ses grâces et de son esprit, voulant cacher la naissance des enfans qu'elle avait du Roi, jeta les yeux sur elle comme la personne la plus capable de garder un secret et de les bien élever.

Dès lors madame Scarron mena une vie gênée et très-retirée, avec sa simple pension de 2000 francs; mais, par la suite, ayant conduit aux eaux de Barége le duc du Maine, qui avait un pied difforme, elle écrivit souvent au Roi; ses lettres diminuèrent les préventions qu'il avait contre elle. En 1674 il lui donna cent mille francs, avec lesquels elle acheta le marquisat de Maintenon, et le Roi l'autorisa à en prendre le nom et le titre. Plus tard, il lui donna la place de dame d'atours de madame la dauphine. Enfin, la première antipathie du Roi contre elle fit place à la plus haute estime et à la plus tendre amitié. Fatigué du caractère impérieux de madame de Montespan, il cherchait près de madame de Maintenon cette paix, cette égalité d'âme que donne la vertu. Elle était pour Louis une compagne agréable et une confidente sûre et pieuse; le père La Chaise, confesseur du Roi, voulant le détacher de toutes liaisons coupables, et le ramener entièrement à la religion, lui conseilla de légitimer l'attache-

ment qu'il avait pour elle par les liens d'un mariage secret. La bénédiction nuptiale leur fut donnée vers la fin de 1685, par Harlai, évêque de Chartres, en présence du père La Chaise et de deux autres témoins. Louis XIV était alors dans sa quarante-huitième année; Madame de Maintenon en avait cinquante, elle était encore fraîche et belle; sa taille surtout était admirable.

Elle n'eut point le rang de Reine, et quoique les ministres travaillassent en sa présence avec le Roi, elle ne se mêlait d'aucune affaire, et restait en silence pendant le travail, occupée de quelque ouvrage.

Le bonheur de madame de Maintenon fut de peu de durée, à ce qu'elle dit elle-même dans un épanchement de cœur. *J'étais née ambitieuse, je combattais ce penchant; quand des désirs que je n'avais plus furent satisfaits, je me crus heureuse, mais cette ivresse ne dura que trois semaines.*

Elle influa cependant sur le choix de quelques ministres, sur la disgrâce de Vendôme,

et sur celle de Catinat; on lui a surtout reproché la révocation de l'édit de Nantes, qui amena tant de troubles. Mais elle ne profita point de sa position pour enrichir sa famille; elle ne posséda jamais elle-même que sa terre de Maintenon et 48,000 livres de pension. Elle exigeait des autres le même désintéressement qu'elle avait elle-même. Le Roi lui disait souvent : *Mais, Madame, vous n'avez rien à vous. — Sire*, répondit-elle, *il ne vous est pas permis de me rien donner.*

Dès que madame de Maintenon vit naître les premiers rayons de son élévation, elle conçut le dessein de former un établissement en faveur des filles de condition nées sans fortune. Ce fut à sa prière que Louis XIV fonda, en 1686, dans l'abbaye de Saint-Cyr, une communauté de trente-six dames religieuses et de vingt-quatre sœurs converses, pour élever, aux frais du Roi, trois cents demoiselles pauvres, et qui faisaient leurs preuves de noblesse. Elles y étaient reçues depuis

l'âge de sept ans au moins jusqu'à celui de douze ans au plus; elles y restaient jusqu'à vingt ans, et recevaient 3000 liv. en sortant.

C'est là qu'*elle* se retira après la mort de Louis XIV, donnant tous ses soins à ses jeunes enfans, et l'exemple de la plus haute piété. Cette femme célèbre mourut le 15 avril 1719, âgée de quatre-vingt-quatre ans, pleurée à Saint-Cyr par l'amour et la reconnaissance, et regrettée des pauvres, dont elle avait été la bienfaitrice.

MOLIÈRE.

JEAN-BAPTISTE POQUELIN DE MOLIÈRE naquit en 1620. Son grand-père et son père avaient été valets-de-chambre-tapissiers du Roi, sous le seul nom de Poquelin. Il fit de brillantes études aux Jésuites; ses progrès furent rapides, mais il prit du goût pour

la comédie. Les belles-lettres ornèrent son esprit. Les préceptes de Gassendi, de Bernier et de Cyrano formèrent sa raison. Obligé de prendre l'emploi de son père, il suivit Louis XIII dans son voyage à Narbonne, en 1641. Le théâtre français commençait alors à fleurir, par les talens du grand Corneille, qui l'avait tiré de l'avilissement et de la barbarie. Poquelin renonça à la place de son père, s'associa quelques jeunes gens passionnés comme lui pour le théâtre. Ce fut alors qu'il changea son nom de Poquelin pour celui de Molière. Les mêmes sentimens, les mêmes goûts l'unirent à mademoiselle Bézart, comédienne de campagne. Comme auteur et comme acteur, il fut bientôt généralement applaudi.

Molière est le peintre de l'esprit humain, non parce qu'il a peint les ridicules, qui passent, mais parce qu'il a peint l'homme, qui ne passe point. Il égala Racine dans le dialogue, et offre un même nombre de ces vers que le spectateur retient dès qu'il les a en-

tendus, et qui lui semblent si naturels, qu'il croit pour ainsi dire les avoir faits.

Molière effaça tous ceux qui l'avaient précédé, et offre à ceux qui l'ont suivi un modèle qu'aucun encore n'a égalé. On peut l'appeler le fléau du ridicule, le peintre de la nature, le réformateur de la société. La farce de Scapin est empruntée de l'espagnol, un passage de Scarron donna naissance au *Tartufe*, qui attira contre l'auteur tant de haine et de persécution; un autre passage du même poète lui inspira l'idée des *Femmes savantes*, qui offre une grande richesse de pensées, une foule de traits heureux, des caractères admirables. Le prodige de l'art est déployé dans *le Misanthrope; le Tartufe* est une excellente critique de l'hypocrisie; *les Précieuses ridicules* corrigèrent la ville et la cour; *le Bourgeois gentilhomme* ne peut, surtout dans les premiers actes, être mis au rang des farces que Boileau reproche avec raison à Molière. Le Roi ayant demandé à Racine quel était le plus grand

écrivain qui eût paru sous son règne, Racine lui dit que c'était Molière. *Je ne le croyais pas,* répondit le Roi, *mais vous vous y connaissez mieux que moi.* »

Le jour où l'on représenta *le Malade imaginaire*, Molière était fort souffrant; les efforts qu'il fit pour jouer son rôle lui ouvrirent un vaisseau dans la poitrine, et lui causèrent un vomissement de sang, dont il mourut au bout de quelques heures, en 1673, âgé de cinquante-trois ans.

Il allait être de l'Académie. Cette illustre société n'ayant pu s'honorer de l'avoir compté parmi ses membres, a voulu en quelque sorte en retrouver la présence, la perpétuer, et rendre à sa mémoire un nouvel hommage, en plaçant son buste dans la salle où sont placés ceux des autres académiciens. Cette statue, un des chefs-d'œuvre de M. Houdon, a été donnée à l'Académie par d'Alembert, avec cette inscription :

Rien ne manque à sa gloire,
Il manquait à la nôtre.

PALATINE.

MONSIEUR, veuf depuis à peine cinq mois de l'aimable Henriette d'Angleterre, épousa la fille de l'électeur palatin. Il aimait les cérémonies, ce qui fit dire à madame de Sévigné : « Comprenez-vous bien la joie qu'a Monsieur d'avoir à se marier en cérémonie, et quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entend pas le français. » Elle ajoute que la seconde Madame, à qui le nom de Palatine est resté, ne brillait point par ses charmes. Parfait contraste de la délicate Henriette, elle avait des traits fortement prononcés, une taille hommasse, une santé robuste, de l'indifférence, on peut même dire de l'aversion pour la parure, l'élégance, la représentation, et les plaisirs auxquels son

rang la contraignaient. Différant aussi de la séduisante Henriette, qui rendait son mari jaloux, la Palatine fut jalouse de Monsieur, qui pourtant vécut bien avec elle.

C'était, dit Saint-Simon, une princesse de l'ancien temps, attachée à l'honneur et à la vertu, inexorable sur les bienséances; de l'esprit autant qu'il en faut pour bien juger; bonne et fidèle amie, sûre, vraie, droite; aisée à choquer, difficile à ramener; vive, et femme à faire les sorties les plus violentes quand les choses ou les personnes lui déplaisaient. Allemande dans toutes ses mœurs, et ne s'étant jamais naturalisée française, un peu sauvage, ne recherchant aucune commodité ni aucune délicatesse pour soi ou pour les autres. Elle aimait beaucoup les chiens et à monter à cheval. Elle s'habillait en homme pour cet exercice.

Il arriva pourtant que la femme la moins curieuse de mode donna la vogue à un ornement de cou qui porta son nom, celui de palatine, encore en usage de nos jours. La

coiffure à la mode, à l'époque de son mariage, s'appelait *hurluberlu.*

La princesse Palatine abjura le calvinisme la veille de son mariage.

QUINAULT.

L'OPÉRA vint d'Italie en France. Mazarin avait donné une idée de ce spectacle, et quoique les trois opéras qu'il fit représenter au Louvre n'eussent eu d'autre effet que d'ennuyer à grands frais la ville et la cour, nous lui devons cependant ce spectacle, qui réunit la musique, la poésie, la danse, la richesse et la variété des décorations, et qui a l'avantage commode de n'être asservi à aucune des trois unités. Le poète transporte ses héros où il lui plaît, ce qui facilite l'intrigue, et ouvre un champ vaste aux décorations.

La Toison d'or de Corneille n'était pas en-

core un opéra, mais c'était un drame que le marquis de Souderac fit représenter dans son château de Neubourg, en Normandie. Ce marquis s'associa un abbé Perrin, qui faisait de mauvais vers, un musicien nommé Combert, qui faisait de mauvaise musique, et se chargeait lui-même des décorations, imagina de naturaliser l'opéra en France. Le privilége d'une académie royale de musique fut accordé à l'abbé Perrin, et l'opéra de *Pomone* fut représenté avec assez de succès pour donner l'idée de ce que ce spectacle pouvait être un jour. Mais les associés s'étant ruinés, ils cédèrent leur privilège à Lulli, qui eut le bonheur de se réunir à Quinault, et cette association fit la fortune du musicien et du poète.

Si Boileau, dans son Art poétique, a fait des vers contre Quinault, il s'en est repenti depuis, et il a avoué qu'il les avait écrits dans un temps où le jeune poète n'avait composé que des tragédies faibles et romanesques, et de mauvaises comédies, dont

il faut pourtant excepter *la Mère coquette*.

Quinault est parmi nous le créateur des tragédies lyriques; il est le meilleur modèle en ce genre de poésie. Personne ne lui a servi de guide, et personne ne l'a surpassé depuis. Son talent principal est de combiner ses pièces de manière à ce que la fable du poème, la disposition des scènes, l'intérêt du héros, l'appareil du spectacle se développent sans efforts et sans confusion; ses vers ont une élégance facile; son expression est aussi pure que sa pensée est claire et ingénieuse. Si ses vers coulans manquent d'énergie, ils ont tout l'agrément qui naît d'une tournure aisée, d'un mélange continuel de sentimens, sans qu'ils annoncent jamais ni recherche ni travail; il sait d'ailleurs s'élever quand les circonstances ou les caractères l'exigent.

Quinault était un homme aimable, d'une société douce, et d'une conversation agréable. Il plut aux grands, et ne dédaigna pas les petits. Il était de l'Académie française, et jouissait d'une grande aisance. Ayant acheté

une charge d'auditeur aux comptes, les auditeurs firent quelques difficultés de le recevoir, ce qui inspira de jolis vers finissant ainsi :

Puisqu'il a fait tant d'auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

Ces meilleurs opéras sont : *Alceste*, *Thésée*, *Phaéton*, *Armide*, *Cybèle*, *Médée*, etc.

Quinault, pénétré du sentiment de la plus grande religion, mourut dans la cinquante-quatrième année de son âge, en 1638.

RACINE.

Jean Racine, né à la Ferté-Milon, le 21 décembre 1639, d'une famille noble, fut élevé à Port-Royal-des-Champs, et en fut l'élève le plus illustre. Il débuta dans la carrière où il

devait briller d'un si grand éclat, par une Ode sur le mariage du Roi, qui fut généralement admirée. Colbert lui accorda cent louis de gratification, et une pension de 600 livres.

Son talent tragique s'annonça par les *Frères ennemis* et *Alexandre*, lorsque Corneille commençait à vieillir. Un génie heureux, un goût exquis, l'étude des plus grands modèles de l'antiquité, les exemples, les fautes mêmes de ses prédécesseurs l'éclairèrent sur la faiblesse de ses premiers essais. Il interrogea son génie dans le silence et la réflexion, jugea par ce qu'il avait fait ce qu'il pouvait faire, et produisit *Andromaque*. Dans cette pièce tout est admirable, motivé, vraisemblable, tragique; tous les caractères sont sublimes. On est attendri délicieusement par des vers si simples, si naturels, qu'ils descendent dans le cœur, et arrachent des larmes.

Britannicus suivit de près *Andromaque*, et n'eut pas d'abord autant de succès; la faiblesse du cinquième acte donna prise aux rivaux de Racine, et leur dissimula les beau-

tés dont étincellent les premiers, et qui sont telles, qu'au bout d'un siècle elles sont toujours mieux senties, et excitent plus d'admiration.

Racine, dans *Mithridate*, a lutté de plus près avec Corneille, en mettant comme lui sur la scène un de ces grands caractères dont l'histoire a donné la plus haute idée. On retrouve dans sa tragédie Mithridate tout entier, sa haine contre les Romains, sa fermeté dans le malheur, son audace infatigable, sa dissimulation profonde et cruelle; tout est conforme à ce que les historiens en ont rapporté. Sa mort termine dignement la peinture de son caractère : le style est au-dessus de tout éloge.

Racine fit paraître à la fois deux chefs-d'œuvre qui l'élevèrent au-dessus de lui-même, *Iphigénie* et *Phèdre*. *Iphigénie*, le modèle de l'action théâtrale, la plus belle dans son ensemble et dans toutes ses parties; *Phèdre*, la plus admirable poésie que les modernes puissent opposer à la *Didon* de

Virgile. Le sujet de ces deux tragédies est tiré du grec.

Racine, à l'âge de trente-huit ans, s'arrêta au milieu de sa brillante carrière. Ce malheur irréparable fut l'ouvrage de Pradon. Le triomphe passager de sa *Phèdre* fit éprouver au sensible Racine cette juste fierté de l'homme supérieur, qui ne peut supporter une indigne concurrence.

Il passa dix ans dans l'inaction depuis l'époque de *Phèdre*. Le sujet de *Bérénice* n'avait point été du choix de Racine. S'il n'a pu faire une pièce vraiment tragique de ce qui n'était qu'une élégie héroïque, du moins cette élégie est un ouvrage charmant, et tel, qu'il n'appartenait qu'au seul Racine de pouvoir le faire.

Racine avait renoncé au théâtre, et ne crut pas y rentrer en composant *Esther* et *Athalie*, pour madame de Maintenon et pour Saint-Cyr. Racine, dans ces deux pièces, a tiré de l'Ecriture sainte le même parti qu'il avait tiré des poètes grecs. Ces beautés, qu'il a ap-

portées dans notre langue, lui eussent été étrangères, sans le goût et l'élocution flexible qui les lui rendaient naturelles. La conception la plus riche dans le sujet le plus stérile, la vérité des caractères, l'expression des mœurs empreinte dans chaque vers, la magnificence d'un spectacle auguste et religieux, la sublimité du style, également admirable dans un pontife qui parle le langage qui lui est propre, et dans un enfant qui parle celui de son âge; la beauté de la versification; un dénoûment en action, et qui présente le plus grand tableau qu'on ait jamais vu sur la scène, voilà ce qui place *Athalie* au-dessus des productions du génie.

Racine mourut au commencement de sa soixantième année, d'un abcès au foie, le 22 avril 1699.

ROCHECHOUART.

Marie-Madeleine de Rochechouart, fille du duc de Mortemart et de Vivonne, abbesse de Fontevrault, était d'une grande beauté, à laquelle elle joignait une vertu parfaite, une profonde piété, une rare érudition. Morte en 1704, elle laissa un grand nombre d'ouvrages manuscrits, qui donnent la plus haute idée de sa piété et de ses talens; elle avait une mémoire heureuse, un génie fécond, et ne se délassait de ses devoirs religieux que par la lecture d'Homère, de Virgile, de Cicéron, dont elle entendait les diverses langues; elle savait aussi plusieurs des langues modernes. Elle fut admirée et respectée à la cour de Louis XIV, comme elle fut adorée et vénérée dans son monastère.

Françoise-Athénaïs de Rochechouart, sœur de l'abbesse de Fontevrault, fut d'abord connue sous le nom de mademoiselle de Tonnay-Charente. Sa beauté et son esprit la rendirent célèbre. Cet esprit était enjoué, agréable, piquant et naturel. Recherchée par les plus grands seigneurs, elle fut mariée au marquis de Montespan, qui lui sacrifia des partis considérables, et qui ne parvint pas à s'en faire aimer. La duchesse de La Vallière l'admit dans sa société, et s'attacha tendrement à elle. Le Roi ne la regarda long-temps que comme une aimable étourdie qui cherchait vainement à lui plaire. *Elle voudrait que je l'aimasse*, disait-il à madame de La Vallière, *mais je n'en ferai rien.* Il ne se tint point parole à lui-même; séduit par sa coquetterie, par sa beauté, sa conversation amusante, il devint bientôt éperdûment épris de celle qu'il avait cru ne jamais aimer. La marquise de Montespan régna avec empire, n'aima le Roi que par accès, l'entraîna dans des dépenses énormes, et malgré qu'il

souffrît de son humeur inégale et impérieuse, elle posséda long-temps son cœur. Elle avait enlevé la tendresse du monarque à la sensible La Vallière; la duchesse de Fontanges le lui enleva à son tour, et madame de Maintenon le fixa. Louis XIV ordonna à madame de Montespan de quitter la cour, en 1680. Elle mourut, en 1707, aux bains de Bourbon.

Elle avait été dame d'honneur de la Reine, qu'elle trompa long-temps par une feinte dévotion; mais elle vit la fin de sa faveur avec une grandeur d'âme admirable. La religion lui inspira le repentir et l'humilité. Elle écrivit même à son mari pour lui proposer de retourner avec lui, son confesseur, le P. La Tour, oratorien, l'ayant exigé. Heureusement pour elle M. de Montespan n'accepta point ce sacrifice; il lui répondit qu'il ne voulait ni la recevoir, ni lui rien prescrire, ni entendre parler d'elle. Les dernières années de sa vie ont racheté les fautes de sa jeunesse.

MADAME DE THIANGES, troisième fille du duc de Mortemart, fut la moins célèbre des trois sœurs. Elle aimait à rire, était excellente convive, et amusait beaucoup Louis XIV. C'était elle qui avait accrédité ce proverbe : *On ne veille point à table.* Elle avait deux sujets de folie très-plaisans, parce qu'elle les soutenait avec chaleur, éloquence et persuasion; l'un était sur sa noblesse; l'autre, sur sa personne. Quant à la noblesse, elle n'admettait que deux maisons en France, la sienne, et celle de La Rochefoucault, en faveur des alliances fréquentes qu'elles avaient eues ensemble. Elle accordait au Roi de l'illustration, et lui refusait l'ancienneté en parlant à lui-même.

Sa seconde folie était de se regarder comme un chef-d'œuvre de la nature, non par sa beauté, que surpassait de beaucoup celle de ses sœurs, mais par la délicatesse de ses organes; et, pour réunir ces deux folies en une seule, elle s'imaginait que la perfection de son être provenait de la différence que sa

naissance avait mise entre elle et les autres humains. Ces idées la rendaient dénigrante, bizarre et moqueuse ; cependant elle avait un bon cœur.

SÉVIGNÉ.

Marie de Rabutin, dame de Chantal, marquise de Sévigné, fille de Celse Rabutin, baron de Chantal, et de Marie de Coulanges, naquit en 1626. Elle épousa Henri, marquis de Sévigné, qui fut tué en duel en 1651 par le chevalier d'Abret. Elle resta veuve à vingt-cinq ans, et mère de deux enfans : un fils, qui s'appela le marquis de Sévigné ; une fille, qui épousa le comte de Grignan, gouverneur de Provence, où il emmena sa femme. C'est à cette absence que les lettres doivent ce recueil toujours plus admiré.

« Les lettres, dit madame Suard, dans » son Eloge de madame de Sévigné, n'ont

» pour objet que de communiquer ses idées
» et ses sentimens à des personnes absentes ;
» elles sont dictées par l'amitié, la confiance,
» la politesse. C'est une conversation par
» écrit : aussi le ton des lettres ne doit dif-
» férer de la conversation ordinaire, que par
» un peu plus de choix dans les objets, et de
» correction de style. La rapidité de la pa-
» role fait passer une infinité de négligences,
» que l'esprit même doit rejeter lorsque l'on
» écrit avec rapidité; et d'ailleurs, l'homme
» qui lit n'est pas si indulgent que celui
» qui écoute. »

On a déjà dit bien souvent que madame de Sévigné était dans son genre ce que Lafontaine avait été dans le sien, négligée et originale. Le mérite de ses lettres, qu'on relit toujours avec un nouveau plaisir, est le naturel et l'aisance, caractère distinctif du style épistolaire, auquel elle joint encore la délicatesse, le sel et l'agrément. La manière variée dont elle peint sa tendresse à sa fille, les anecdotes curieuses, les particularités sur

la cour qu'elle raconte, prennent sous sa plume des grâces inimitables. Madame de Sévigné a encore, comme Lafontaine, l'avantage d'être unique dans son genre d'écrire, et celui d'être, comme lui, le modèle et le désespoir de ceux qui veulent suivre la même carrière. Les vers que M. Tréneuil a placés dans son Élégie des tombeaux de Saint-Denis, sont une belle peinture du talent de madame de Sévigné :

Là je vois exhumer cette femme immortelle,
Qui seule dans son art, sans rivaux, sans modèle,
Puisa tout son génie au foyer de son cœur;
Et qui, dans ses écrits, plutôt mère qu'auteur,
Consacrant à sa fille et ses jours et ses veilles,
Orna, sans y songer, le siècle des merveilles.

LA SUZE.

Henriette de Coligny, comtesse de La Suze, née à Paris en 1618, était fille de M. de Coligny. Aussi aimable que belle, elle fut mariée à peine en sortant de l'enfance à Thomas Addington, écossais. La mort lui ayant enlevé son époux, elle épousa en secondes noces le comte de La Suze. Ce nouvel hymen fut pour elle un martyre. Le comte, jaloux de ce que sa figure douce, languissante et passionnée, lui attirait mille hommages, se livrait aux plus violens transports, et résolut de la confiner dans une de ses terres; mais elle quitta la religion protestante que suivait son mari, et se fit catholique, *pour ne le voir,* dit la reine Christine, *ni dans ce monde, ni dans l'autre.* Ce changement n'ayant fait qu'aigrir l'humeur jalouse de son époux, la comtesse fit casser son mariage par le parle-

ment. Libre d'un joug aussi pénible, madame de La Suze cultiva ses talens pour la poésie. Elle réussit dans l'élégie, où elle est regardée comme un modèle de grâces, de sensibilité, de naturel. Ses madrigaux sont remplis de finesse et d'esprit, surtout ceux qu'elle adresse à Colbert. Elle mourut en 1673.

LA VALLIÈRE.

Louise-Françoise de la Baume, duchesse de La Vallière, était fille d'honneur de la princesse Henriette d'Angleterre, première femme de Philippe, duc d'Orléans, frère du Roi, dit *Monsieur*. Cette personne touchante, tendre et sensible, aima sincèrement Louis, et non le Roi; elle ne lui sacrifia qu'en gémissant son honneur et ses justes scrupules. On assure que Louis XIV ne prit pour elle cette vive et constante passion, qui éclata de tant de manières, qu'à l'occasion de la confidence

qu'elle fit dans un bosquet à une de ses compagnes, des émotions qu'excitait en elle la présence du Roi, dont elle ne pouvait, disait-elle, arracher l'image de son cœur. Louis, qui par hasard se promenait dans ces lieux, l'entendit, et trouva ce qu'il avait jusque là vainement cherché, la certitude d'être aimé pour lui-même. Mademoiselle de La Vallière était aimable, sa beauté avait de grands agrémens par l'éclat et la blancheur de son teint, et par un vif incarnat, qui donnait de l'âme à ses grands yeux d'un bleu extrêmement foncé, et qui avaient beaucoup de douceur.

La beauté de ses longs cheveux argentés ajoutait aux charmes de son visage charmant. Un léger défaut devenait en elle une grâce touchante; elle boitait faiblement, et ce défaut donnait à sa démarche quelque chose de timide et d'incertain, qui la rendait intéressante. Choisy lui appliquait ce vers :

Et la grâce plus belle encor que la beauté.

Le Roi était aussi le plus bel homme de

son royaume. Il avait désiré être aimé; il était aimé avec passion, délicatesse, désintéressement; son cœur se donna tout entier. La Vallière était née vertueuse; elle combattit long-temps contre l'amour, mais il l'entraîna; elle ne cessa point de pleurer sur sa défaite, et lorsque le Roi lui eut donné une rivale, et qu'elle sentit qu'elle n'était plus nécessaire au bonheur de celui qu'elle aimait avec autant d'ardeur que de remords, elle renonça au monde, aux grandeurs, ne songeant plus qu'à réparer, par l'exemple de son repentir et de sa piété, le scandale de sa vie. En 1674, elle ensevelit dans un cloître ses chagrins, ses plaisirs, et jusqu'à ses souvenirs, et au mois de juin de l'année suivante, elle fit profession au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, en présence de la Reine et de toute la cour. Elle prit le nom de *sœur Louise de la Miséricorde*. Elle avait alors trente ans. Elle vécut jusqu'en 1710, dans les exercices les plus exacts et les plus pénibles de la vie religieuse, dont elle eut aussi les


consolations, que madame de Montespan allait quelquefois chercher près d'elle. « *Est-il vrai*, lui dit-elle un jour, *que vous soyez aussi aise qu'on le dit? — Je ne suis pas aise*, répondit la pieuse carmélite, *mais je suis contente.* » Elle a laissé un fils, le comte de Vermandois, qui mourut d'une maladie aiguë, au camp sous Courtrai, dont il faisait le siége; et mademoiselle de Blois, qui épousa le prince de Conty. On sait que le tableau de la Madeleine pénitente, l'un des chefs-d'œuvre de Le Brun, fut peint d'après cette femme illustre, qui imita la sainte et dans ses faiblesses et dans ses austérités.

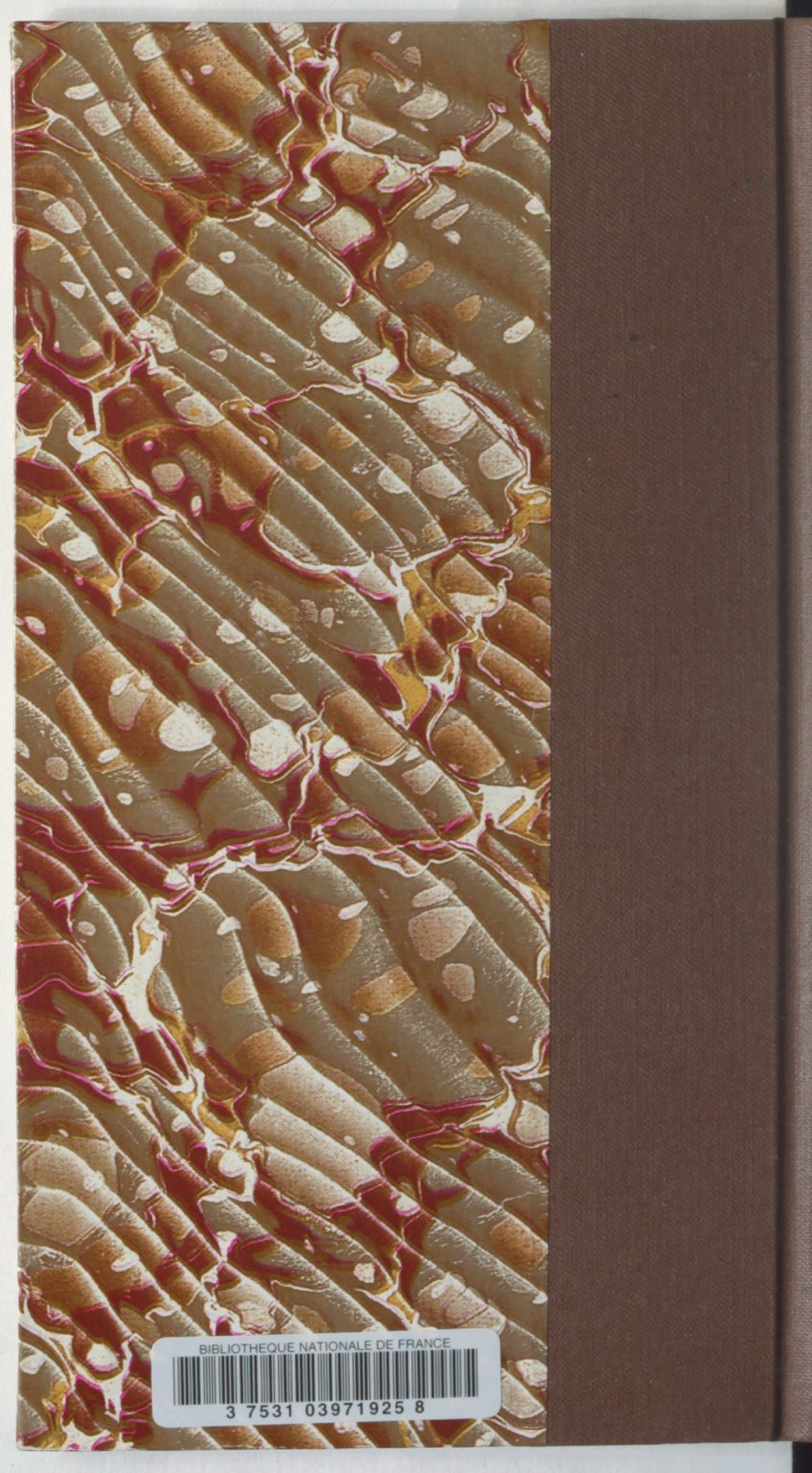
Le Roi avait érigé pour elle la terre de Vaujour en duché-pairie, sous le nom de La Vallière

FIN DE LA NOTICE



IMPRIMERIE DE LEBEL.




BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03971925 8